QUELQUES RÉFLEXIONS

N° 53

SUR

LA FIÈVRE

ET SA

TENDANCE RÉCORPORATRICE.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

à la Faculté de Médecine de Montpellier,

le 3 Juillet 1850,

Par CHARLES-RÉGIS DRUTEL,

de Saint-Genis-Laval près Lyon (Rhône),

AVOCAT,

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

MONTPELLIER,

JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue de la Préfecture 10.

1850.

A la Mémoire

DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE !!!

A Madame JEANNY GAYET,

ma Tante et ma seconde Mère,

aujourd'hui Religieuse du S. C.

R. DRUTEL.

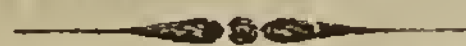


QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LA FIÈVRE

ET SA TENDANCE RÉCORPORATRICE.



Febris in genere omninò tendit ad expurgationem. STAHL.

S'ÉVERTUER à découvrir de plus en plus le mécanisme anatomique du corps vivant, l'usage des parties, ces engrenages particuliers dont le concours forme le système visible, et ces effets profonds moléculaires qui ne cessent jamais, c'est bien ; et soutenir que l'on pourrait négliger toutes ces choses sans grand dommage, ne serait qu'un ridicule paradoxe mis au service d'une négligence tout-à-fait impardonnable.

Mais que l'on ne pense pas pour cela que toute la science de l'homme consiste à étiqueter avec soin le détail des notions organiques, ou même à embrasser

leur ensemble. La force qui met en mouvement ce système, la puissance unitaire qui a formé cet agrégat si compliqué, qui en coordonne les parties et en maintient l'ensemble; un principe, en un mot, en dehors de la matière physique et de ses lois, est nécessaire à la pleine intelligence des phénomènes de la vie.

Faisant son étude de l'homme, de cet être merveilleux qui, dans sa complexe unité, constitue en quelque sorte le point de rencontre de deux mondes, la science qui convient au médecin a besoin d'envisager son sujet sous tous ses rapports, sans en exagérer ni négliger aucun. Elle accepte des sciences morales et physiques les premiers principes qui, seuls, appartiennent à la science générale, miroir elle-même de la raison traditionnelle, et desquels d'ailleurs relève bien évidemment l'homme; mais, comme son sujet est complexe, elle ne suit pas aveuglément chacune de ces sciences sur le terrain qui lui est exclusivement propre.

Elle a ses modes spéciaux de vérification, dont elle ne se départ pas; sa règle est de n'outre-passer jamais les données d'une expérience légitimement et médicalement instituée. Par ces moyens, elle aussi arrive à des principes, à des dogmes qui lui sont propres.

Les effets que le médecin peut suivre et observer dans l'organisme, s'écartent visiblement des lois de la physique et de la chimie; dès-lors est rigoureusement démon-

trée pour lui l'existence de lois d'un autre ordre, ainsi que l'énergie spéciale dont ces lois règlementent les effets et manifestent l'activité. Voilà la vie, avec ses forces, avec ses actes, d'autant plus nombreux et plus étendus que l'organisme lui-même est plus compliqué.

Mais si le souffle même de la vitalité échappe au médecin et demeure pour son esprit un éternel *quid ignotum*, il accepte cette nécessité sans en être ébranlé. Pour y échapper, il n'ira certes pas, à la suite du métaphysicien, risquer de se perdre aux fausses lueurs des hypothèses dans les régions trop peu accessibles de l'absolu, à la recherche d'une nature qu'il n'a nul besoin de connaître en son essence. La vie incarnée dans un organisme est un fait constaté, observable : c'est là seulement qu'il importe au médecin de l'étudier.

Voilà pourquoi il commente patiemment les phénomènes vitaux et organiques, leurs modifications si variables, quoique réglées, en santé comme en maladie. Et de recherche en recherche, de découverte en découverte, il arrive à substituer un fait plus général à un autre qui l'était moins ; il finit par remonter jusqu'à un fait principe.

« C'est en formant, dit Barthez (1), les analogies les plus simples et les plus étendues des faits relatifs à

---

(1) Nouveaux éléments de la science de l'homme. — Discours préliminaire.

chaque cause ou faculté expérimentale, qu'on réussit à découvrir ses lois secondaires; et chacune de ces lois devient ensuite la clé d'un nouvel ordre de faits. »

Doué de cet esprit d'examen qui ne se perd pas dans les minuties, mais qui se concentre pour embrasser un plus vaste champ, le médecin doit à sa méthode rigoureuse d'observation, la comparaison des êtres vivants, partant la notion de leur hiérarchie dans une seule série ascendante; la comparaison des tissus de l'économie, partant la connaissance de leurs propriétés spéciales dans leur identité fondamentale; la comparaison des âges et des périodes, partant l'histoire de chaque appareil et de chaque fonction.

Avec ces données, il étudie sans cesse la constitution de l'homme vivant, les conditions de la vie, l'enchaînement des lois vitales, l'influence et l'action de l'alimentation, des habitudes, de l'air, de l'eau, des lieux, etc.: en un mot, les rapports si intéressants de l'homme avec tout ce qui l'environne.

En effet, au sein des agents qui composent le système de l'univers et qui opèrent les uns sur les autres, suivant leur nature réciproque et les circonstances où ils se trouvent placés, l'homme naît, vit, maladie, meurt. Dans le conflit de toutes ces actions et réactions, il ne subsiste, en tant que vivant, que par les relations du moteur qui l'anime avec le monde extérieur.

Comment, après cela, s'étonner de l'influence subordonnée des circonstances ambiantes sur l'exercice des fonctions du corps vivant, sur la production et la marche des maladies! Comment méconnaître, d'autre part, l'activité spontanée, unique de la vie qui se mêle à toutes ces influences, les repousse ou les admet, les assimile ou les expulse, et, modifiée incessamment, n'en demeure pas moins toujours la même!

Peut-on donc se refuser à comprendre que l'étude de l'homme sain et celle de l'homme malade reposent sur une même base, c'est-à-dire sur la connaissance entière de l'homme et de ses relations? Peut-on se refuser à voir que tout est règlementé primitivement dans l'économie, les actions de la santé, les causes et les progrès de la maladie, aussi bien que les effets médicateurs?

Si l'homme doit être embrassé sous un seul regard avec la nature entière, il est important aussi de fixer notre attention sur ce qui le constitue plus spécialement en lui-même.

Nous savons que l'homme est composé de deux sortes d'éléments : les uns, accessibles à nos sens ; les autres, qui ne se manifestent que par leurs effets. Les premiers constituent le mécanisme, la partie instrumentale, le système organique ; les seconds, cachés en eux-mêmes, mais mis en évidence dans leur manière d'agir par

l'observation, sont au nombre de deux : le sens intime et la force vitale.

M. le professeur Lordat (1) nous a enseigné la méthode d'exploration de ce double dynanisme, afin de reconnaître les facultés respectives de chacune de ces forces, et la doctrine de leur alliance ou du degré de liaison qui existe normalement entre elles deux.

Il nous suffit ici d'avoir indiqué que ces deux principes actifs ne doivent point être confondus. Nous avons hâte d'arriver à l'étude plus particulière de celui que nous savons présider aux actes vitaux, de suivre les lois de son action à travers les phénomènes de l'organisme humain.

La plus rigoureuse sévérité dans les procédés analytiques, tant recommandée par les législateurs de la science et de l'art, conduit inévitablement à trouver la raison première de tous les faits physiologiques et pathologiques dans la notion d'une cause vitale particulière, inconnue dans son essence, et dont le consensus organique général est l'expression visible.

Cette doctrine vitaliste, dont le véritable génie remonte à Hippocrate, admet que la même puissance qui préside à l'évolution de l'organisme, tend aussi à le

---

(1) Ebauche du plan d'un Traité complet de physiologie humaine.

maintenir en son état normal, et travaille encore dans le sens de son rétablissement, quand il est dérangé.

« Le dogme de la nature médicatrice domine la pathologie entière. Ce n'est pas seulement quand elle opère une guérison que la nature révèle ce caractère particulier, elle en manifeste déjà l'influence, quand elle résiste plus ou moins efficacement aux causes morbides éventuelles, et aux effets des maladies existantes.

L'observation prouve tous les jours, chez certains individus, soumis pourtant aux mêmes influences si actives autour d'eux, des climats, de l'hygiène, de l'atmosphère, des épidémies et de la contagion même, une fixité prédominante de tel mode du système des forces, une immunité plus ou moins complète temporaire ou permanente, une tolérance d'incubation plus ou moins prolongée.

« Un corps vivant, dit Dumas (1), ne répond pas toujours à l'action des choses extérieures au milieu desquelles il est placé; son activité se suspend ou s'arrête selon le besoin. Elle demeure quelquefois dans un état de stabilité permanente qui s'éloigne également des extrêmes; de sorte qu'elle évite ou surmonte les efforts des puissances soit externes, soit internes, qui tendent à l'altérer. Il y a donc, continue l'éminent physiologiste,

---

(1) Principes de physiologie, T. Ier, pag. 242.

une faculté inséparable de la vie, qui résiste à tous les changements dont les autres facultés vitales sont menacées. . . . . . c'est la force de résistance vitale. »

Admise pour classer certaines opérations paraissant étrangères à l'assimilation, au mouvement et au sentiment, cette force de résistance, que Dumas semble avoir peut-être conçue un peu trop comme une pure *inertie*, n'est dans tous les cas que l'une des faces de cette prévoyante *énergie* que l'on a appelée à si juste titre la sauve-garde de l'homme sain ou malade.

C'est la même qui, considérée plus spécialement dans le vaste champ de la guérison des états morbides et de la marche des phénomènes récorporatifs, a reçu le nom caractéristique de *force médicatrice*. L'étude attentive de ses procédés et de ses lois, avec le secours de l'observation et de l'analyse clinique, nous conduit à la connaissance, à la prévoyance, et bientôt à la direction des actes naturels des maladies.

Que l'on ne nous accuse pas cependant de personnifier cette force, de lui attribuer des allures raisonnées, d'en faire un être doué de jugement, de volonté, de passions. Nous ne voulons pas plus renouveler les rêveries poétiques des *archées*, avec Van-Helmont, qu'admettre, avec Stalh, l'âme intelligente de l'homme pour la cause et la directrice de la vie. La meilleure

preuve que nous puissions en donner; c'est que, pour nous, les actes de la nature médicatrice, quoique s'exerçant généralement d'une manière avantageuse, peuvent se présenter dans des conditions plus ou moins contraires à leur but, par excès, par défaut, par ataxie. C'est alors que subsidiairement l'art doit intervenir, pour mettre, s'il est possible, les efforts de la vie en harmonie avec les besoins de l'état morbide.

La nature et l'art médical ont donc ensemble une même fin, la conservation ou le rétablissement de la santé. Ils doivent, par conséquent, marcher de concert, et, d'après les mêmes vues, se diriger vers le but commun. C'est la nature qui montre la voie : *Quò vergit, eò ducendum.* Les moyens employés par l'art ne seront le plus souvent que des répétitions réfléchies de ceux dont la nature fait usage pour produire les mêmes effets.

« La maladie, considérée du côté de la nature, dit Dumas (1), consiste dans un appareil d'efforts qui a pour objet d'écarter loin du corps les causes de lésions dont il est atteint; de secouer les impressions désagréables, souvent même douloureuses, qu'il en reçoit; de dissiper les accidents que cette cause traîne à sa suite, et de

(1) Mémoire sur la nature et l'utilité de la fièvre.

rétablir enfin l'ordre des mouvements qui marque, arrête et fixe son existence et sa durée, en même temps qu'il règle la marche successive, constante et non interrompue de ses fonctions. L'art se borne, dans la généralité des cas, à interpréter les lois de l'économie vivante, et à subordonner ses effets aux desseins de la nature. »

Même alors qu'elle a été le plus aidée, c'est encore et toujours la nature qui opère la guérison; elle peut se passer de l'art, sans que lui puisse jamais se passer d'elle : *Natura est morborum medicatrix; medicus naturæ minister, non imperator* (Hipp.). Que le médecin ne cesse donc d'épier toutes les tendances de la nature, pour ne lui pas faire défaut quand il sera temps de l'aider, et ne pas réduire son art à une vaine expectation.

I.

Afin de bien saisir les mouvements de l'activité vitale qui nous intéressent particulièrement par leur direction dans un sens médicateur, il nous importe de considérer ici l'unité de la force vitale, comme se prêtant, suivant les idées de Grimaud, à une distinction, qui, pour ne résider que dans l'application de cette force, n'en est pas moins capitale.

D'une part, nous voyons la force vive appliquée à

mouvoir, soit les éléments complexes de l'organisme dans leurs relations avec ce qui l'entoure, soit les éléments intimes de ce même organisme dans leurs rapports entre eux : d'où le nom de *motrice* attribué à la force sous ce point de vue. D'autre part, nous la concevons appliquée à saisir les molécules du corps dans leur substance, à les modifier profondément et en elles-mêmes, à les altérer dans leur composition chimique, ou mieux organique : d'où les dénominations d'*altérante* et de *digestive* qui lui ont été données sous ce rapport.

La subdivision que l'on est conduit à faire de la force motrice en externe ou *locomotrice*, et en interne ou *tonique*, donne, en définitive, pour l'ensemble de la force vivante, trois aspects distincts, qui ne sont, pour ainsi dire, que trois degrés d'un même mouvement : mouvement *locomoteur* des organes apparents, mouvement *tonique* dans les parties ténues mais discernables, mouvement *altérant* au sein des molécules seulement intelligibles.

Ces modifications que sait revêtir la force vitale pour satisfaire aux conditions constitutionnelles de l'organisme, tant en santé qu'en maladie, se présentent, à celui qui veut suivre leur fonctionnement, dans un ordre de superposition invariable. Les motrices et toniques agissent dans les organes distincts, spécifiés, et pour ainsi dire

superficiels de l'économie, dans ceux qui n'y ont surgi qu'en dernier lieu comme complément et perfectionnement de l'instrumentation ; les altérantes ou digestives résident dans le fond de la trame organique, attachées à chaque cellule vivante dont l'assemblage constitue le support primitif de tous les tissus et de tous les appareils.

Maintenant on doit comprendre sans peine pourquoi les divers modes suivant lesquels l'énergie médicatrice de la nature se produit au-dehors, sont naturellement divisés, pour nous comme pour M. Lordat, en deux catégories bien distinctes.

Dans l'une, il y a de simples actes vitaux ; l'effet salutaire auquel ils peuvent aboutir se montre tout-à-coup, sans qu'on ait pu suivre dans la substance du corps aucune opération qui aurait servi à le procurer ; tout se passe en phénomènes purement nerveux, n'offrant à notre observation aucune marche saisissable. Ce ne seront pas ces actes qui nous occuperont.

D'autres actes médicateurs se présentent comme des opérations complètes, arrivant à leur effet par une suite de procédés observables ; c'est dans cette catégorie que se rangent : la résolution des fluxions, la cicatrisation des plaies, la régénération des tissus et la récorporation des cacochymies. Toutes ces opérations sont réellement

récorporantes. Dans toutes nous pourrions voir la fièvre intervenir pour une part plus ou moins grande ; mais, dans la récorporation proprement dite, elle occupe pour ainsi dire toute la scène. C'est sur cette dernière opération vitale que nous voulons fixer spécialement notre attention.

Qu'est-ce, à nos yeux, qu'une *récorporation ?* C'est, dans certaines maladies générales, le résultat d'une fonction naturelle, dont les mouvements se passent dans le corps pour le *refaire*, c'est-à-dire pour le remettre dans ses conditions primitives de nutrition régulière. On la nomme vitale, en raison du principe d'unité qui relie ses mouvements, qui les ordonne dans leur cours et les dirige vers leur fin, qui est la conservation ou le rétablissement de la santé. La récorporation constitue donc un travail salutaire du principe vital.

Si l'on insiste pour savoir en quoi peut consister le travail particulier récorporateur, nous nous retirons derrière les opérations fonctionnelles de la vie.

La vie, en un sens très-vrai, ne consiste qu'en une série d'efforts heureux. L'antagonisme est l'un des éléments de l'harmonie universelle. C'est par une lutte incessante contre les éléments inertes du monde physique et contre les lois de cet ordre, que la vie développe l'évolution de son organisme, qu'elle lui

soumet et incorpore sans relâche de nouveaux matériaux. Pour être assimilés à ceux déjà faits vivants, ces matériaux perdent leur hétérogénéité, à mesure que les lois purement physiques ou chimiques qui les régissaient seules, se trouvent subjuguées, modifiées, vitalisées, en un mot, par la force vive. Du reste, si quelques parties des *ingesta* demeurent réfractaires à l'élaboration vitale, la vie sait s'en débarrasser par des efforts complémentaires de désassimilation, en même temps quelle expulse tout ce qui, après avoir fait quelque temps partie de l'organisme, a cessé de lui convenir.

Les procédés par lesquels la vie s'entretient ne changent pas de nature en se spécifiant dans le détail des opérations de la santé, et ce sont encore les mêmes, dans les maladies, qui produisent la récorporation. *Quæ faciunt in sano operationes sanas, eadem et in ægro morbosas.* C'est toujours le même organisme vivant, et ses lois ne changent pas; seulement, quand il y a maladie, les efforts ont besoin d'une énergie plus grande, d'une tension plus *appropriée*, car il y a désormais un obstacle entre la vie et son but final: il s'agit de le vaincre.

A quoi pourrons-nous reconnaître qu'il s'opère une fonction de la nature de celles que nous voulons étudier?

C'est lorsque nous pourrons retrouver les trois éléments qui constituent toute fonction, à savoir : une force qui lui donne et lui continue l'impulsion, un organe qui en soit le support ou dans lequel elle s'exécute, et une matière qui lui serve d'objet, et par sa présence la stimule à s'effectuer.

Nous voici ramené à la grande division Hippocratique : *Partes motæ* ou *contenta*, *partes moventes* ou *continentia*, *spiritus influi* ou *enormonta*. Ce résultat ne doit pas surprendre si l'ensemble même de la vie n'est que la grande fonction par excellence, la première et la plus générale de toutes.

Nous ne devons pas nous en tenir à une vue si générale. Cette fonction totale de vie se subdivise en autant de fonctions partielles, que l'on peut concevoir, dans le système entier, d'organes distincts, pouvant faire office de *support* ou servir de théâtre à l'une de ces opérations parcellaires par lesquelles s'accomplit en définitive la nutrition. Autour de cet organe particulier, pris pour centre fonctionnel, se groupent alors en un faisceau ternaire deux autres organes, ou mieux deux séries d'organes. Dans l'une sont rassemblés les appareils antérieurs en existence, lesquels, dans leur propre aptitude organique, contiennent le but final de la fonction partielle qui ne doit s'achever que dans leurs élaborations successives; dans l'autre sont tous les appareils de for-

mation postérieure, dont les offices préliminaires ont été de fournir et de préparer le stimulus ou la matière à cette même fonction.

Pour constater ce que nous appelons ici antériorité ou postériorité entre les organes, il suffit de se référer à l'ordre d'apparition de ceux-ci, dans la série des perfectionnements organiques qui marquent la gradation de l'échelle zoologique, ou bien dans celle que suit parallèlement à la première l'évolution embryonnaire chez l'homme.

Ce n'est pas tout. Pour qu'un mouvement régulier d'ensemble entraîne l'appareil, il est nécessaire, qu'outre l'impulsion primordiale, il existe entre le sujet et l'objet, l'organe et son stimulus, une certaine relation qui n'est autre chose qu'une convenance réciproque, donnant prise à l'un sur l'autre. Mais c'est la puissance active qui seule juge de cette capacité mutuelle et qui l'établit, c'est elle encore qui dispose de son appropriation, quand elle est devenue nécessaire. Seule, en effet, la cause efficace d'une opération contient en soi, et l'origine potentielle du principe de celle-ci, et le motif dernier de son achèvement, et, par conséquent, l'aptitude de son moyen.

Il faut donc, pour le remarquer en passant, nous garder de confondre le commencement effectif de l'opération fonctionnelle avec la raison originelle qu'elle a d'être. Elle tient sa raison première de son but final,

lequel lui préexiste; tandis quelle tire son phénomène incoatif, d'un stimulus ou aliment qui lui est étranger, et revêt dès-lors pour elle le caractère de postériorité.

En définitive, c'est la force vitale elle-même qu'il faut toujours concevoir comme agissant sous la représentation concrète de tout ce que l'organisme offre d'antérieur à la fonction que l'on veut observer. A cette force il faut rapporter une certaine *sensibilité*, une certaine *contractilité*, qui paraissent caractériser l'aptitude fonctionnelle de tout organe qu'elle anime, aussi bien que la *caloricité* qui manifeste l'énergie d'exercice de cette aptitude, et enfin le résultat de *plasticité* qui peut être le produit de la fonction.

Toutes les fois que, dans un appareil complet en sa triplicité, un organe agira, en vertu de la capacité que lui confère la vie, sur son stimulus propre, pour l'assimiler, il y aura fonction, synergie physiologique. Lorsque le même organe devra agir sur un stimulus changé, anormal, il y aura encore fonction vitale, mais ce sera une synergie pathologique.

La stimulation plus pénible d'une matière hétérogène plus réfractaire, mettrait sans doute en défaut la capacité de l'organe pour l'atténuer convenablement, si la force instinctive, qui veille au maintien de l'économie, ne modifiait ses efforts suivant les besoins, et n'impri-

mait à cette capacité une faculté appropriée aux exigences spéciales qui viennent de surgir.

Ce sont tous ces changements qui constituent la vie en fonction pathologique. A eux il faut rapporter les profondes modifications que trahissent toutes les manifestations de l'activité vitale, à eux encore, ce que le résultat plastique va présenter d'anormal; car, trouvant dans l'hétérogène morbifique plus à désassimiler, plus à neutraliser qu'à assimiler, c'est en définitive, non à une nutrition simple, mais à une récorporation que la fonction devra aboutir.

Nous ne devons pas laisser supposer un seul instant que nous réduisions toute la pathogénie au mode particulier de génération morbide que nous venons de mentionner.

Un appareil fonctionnant peut pécher, ou par le stimulus, ou par le support, ou par leur capacité réciproque. Dans tous ces cas, la fonction sera en souffrance; il y aura maladie, mais très-différente en chacun.

Le stimulus est-il vicié ? Nous venons d'entrevoir l'effet produit sur la fonction qui se transforme.

Manque-t-il complètement ? Il n'y a plus de fonction possible, mais il reste des actes sans but.

Si c'est l'organe mis en jeu qui est assez détérioré pour ne pouvoir agir convenablement, la fonction s'ar-

rête ou bien est seulement troublée, non sans préjudice pour les fonctions ultérieures, qui peuvent devenir pathologiques, mais elle ne se transforme pas elle-même.

Quand la force de capacité est spécialement lésée, il ne peut y avoir qu'anarchie dans tous ses mouvements; mais il est à noter que cette force peut être indirectement entraînée à un état de désordre grave dans chacune des conditions morbides qui viennent d'être mentionnées.

De là l'importance, lorsqu'on reconnaît un organe lésé, de discerner si c'est à titre de support, de fournisseur de stimulus ou de donneur de la capacité, qu'il influence pathologiquement la fonction. Voila le vrai siége médical, celui où la maladie s'élabore, où se passera la récorporation, s'il en est une à espérer. C'est de lui qu'il faut n'ignorer rien, si l'on veut, en médecine, avoir l'avance sur les évènements; car, en se bornant au siége topographique, on risque de n'être que le triste constatateur du fait accompli.

Or, ce siége fonctionnel existe dans toute maladie, même alors qu'aucune lésion organique ne nous met sur sa trace. Dès qu'on le possède, on est en mesure de pénétrer : d'une part, vers les régions fonctionnelles par où le stimulus est arrivé, et même d'atteindre jusqu'au fait initial; d'autre part, on est

conduit vers les fonctions plus intimes en qui réside le but final de celle que l'on voit maladier, et jusqu'à l'état des forces vives ; ce dernier point est, sans contredit, le plus digne d'attention.

Nous sommes obligé, faute d'espace, d'omettre ici bien des détails intéressants de pathogénie, pour lesquels nous ne pouvons que renvoyer à l'*Ebauche d'un plan de physiologie* de M. Lordat, et aussi aux *Recherches* de M. Pidoux (1), *sur la chaleur animale*, *la fièvre et les inflammations*, *pour servir à la médication anti-phlogistique*, travail où nous avons puisé trop souvent pour avoir pu le citer à chaque fois.

Nous ne pouvons cependant nous dispenser de mentionner les deux grandes classes, essentielles à noter pour notre objet, dans lesquelles viennent se ranger toutes les maladies, suivant qu'elles sont avec ou sans matière.

Il y a donc des maladies avec matière; ce sont de véritables fonctions vitales où tout procède par synergie. Quoique morbides, ces fonctions n'en sont pas moins entièrement analogues à celles de la santé, c'est-à-dire constituées, comme ces dernières, d'un but d'activité, d'un moyen ou support, et d'un stimulus qui n'est autre qu'une matière à assimiler ou désassimiler. Seulement, le stimulus, au lieu d'être un aliment normal, est, par

---

(1) Traité de thér. de MM. Trousseau et Pidoux, éd. 1859.

une cause qu'il s'agit en chaque cas d'apprécier, réfractaire à la nutrition, et c'est précisément ce stimulus anormal qui constitue la *matière* dans ces maladies.

Sans prétendre que toutes les maladies de ce genre soient également et nécessairement récorporatives, il nous suffit de noter que la tendance à la récorporation s'y montre naturellement.

On voit que c'est par l'exercice de la force altérante que le principe vital est opératif en elles. Son opération sur la matière morbide devra lui appliquer une élaboration qui la fonde et la tempère, la rende, en un mot, moins hétérogène au corps vivant. C'est ce que les anciens nommaient la *coction* ou *digestion* morbide, πέψις. Ces mots peuvent avoir vieilli, mais la chose qu'ils expriment d'une manière assez énergique est toujours vraie.

Cette élaboration peut être assez complète, pour que le stimulus, vaincu dans ses propriétés nuisibles et ramené à un type plus homogène, devienne facilement assimilable à l'organisme, qui va dès-lors le soumettre au travail ordinaire de ses fonctions naturelles. L'œuvre récorporative se fond ainsi, et disparaît dans l'exercice même de la santé.

Mais il peut se faire aussi que le labeur de la coction soit plus pénible et moins parfait. Il suffit du moins qu'il atténue la *crudité* primitive de la matière morbi-

fique, et qu'il l'amène à un état de *maturité* tel, que désormais elle soit passablement accommodée à l'action augmentée de certains organes excréteurs ; alors on pourra observer des phénomènes de désassimilation et d'évacuation complémentaires de l'opération récorporante, et servant à la *juger*. Suivant qu'ils se montreront plus ou moins tranchés et rapides, ils prendront les noms de *crises* (jugements manifestes) ou celui de *lyses* (solutions insensibles).

Les états morbides, dans lesquels on peut suivre ces mouvements intérieurs, sont généralement appelés *humoraux*, expression juste que nous ont léguée les anciens, mais qu'il convient peut-être d'entendre aujourd'hui suivant les conceptions d'un humorisme nouveau, purgé des idées absurdes qui s'étaient impatronisées dans les vieilles théories des humeurs, et pourtant agrandi jusqu'à pouvoir se fondre sans effort avec un solidisme également compréhensif. Bichat a dit que désormais une théorie exclusive d'humorisme et de solidisme n'était plus possible. En effet, si d'un coup-d'œil on embrasse l'ensemble des mouvements moléculaires qui se passent dans l'organisme, on doit voir que liquidité et solidité sont deux états qui n'appartiennent exclusivement, d'une manière durable, à aucune des molécules vivantes, mais que toutes, dans leurs perpétuelles

transformations, concourent à titre égal à constituer cette matière, à la fois mobile et fixe, que la vie pénètre jusqu'au sein de ses compositions et décompositions les plus élémentaires, ce qui la rend susceptible de lésions portant tout ensemble, et sur sa *vitalité*, et sur sa *crase*.

Existe-t-il donc, en réalité, une distinction bien tranchée entre ce qui est liquide et ce qui est solide? Et quand c'est par des procédés vitaux que la transition s'opère, par quelles délicates nuances ne voit-on pas passer ce *brouillard organique* qui flotte entre les deux états, et peut, suivant des influences et conformément à des lois toutes vitales, avancer vers l'un ou rétrograder vers l'autre? Il ne serait peut-être que juste, en retournant l'expression si vraie de Bordeu, *que le sang est de la chair coulante*, de dire que les tissus organiques ne sont que des humeurs vivantes fixées dans un réseau consistant.

Quoi qu'il en soit, les dyscrasies peuvent être qualifiées d'humorales, afin que l'esprit demeure fixé sur le mouvement en quelque sorte circulatoire qui agite et transporte la matière viciée dans ses élaborations successives; mais on ne doit pas oublier qu'après tout, le mouvement n'est qu'un des éléments de ce grand travail. L'action des molécules sur les molécules, leurs convenances ou répugnances, la fixation de quelques-unes

pour un temps convenable à la vie dans telle ou telle composition organique, qu'elles devront abandonner quand cette convenance aura changé, pour suivre une nouvelle série de transformations toujours appropriées à une fin : voilà tout ce qui constitue le jeu merveilleux de la vie organique.

S'il y a des maladies fonctionnelles, il y en a par contre qui ne le sont point et ne le deviendront jamais, parce qu'il leur manque l'un des trois éléments constitutifs de toute fonction. Or, c'est évidemment le stimulus qui seul peut manquer, car seul il vient du dehors ; voilà pourquoi ces maladies sont dites *sans matière.*

La force vive et les organes sous sa dépendance produisent des actes qui s'éloignent notablement du type observé dans les fonctions de santé. Rien ici d'analogue à une nutrition, fin dernière des opérations organiques, car il n'y a rien qui se prête à être assimilé ou désassimilé. De cette absence de but appréciable, résulte l'incohérence qui nous frappe dans les manifestations de ces états morbides, *incohérence* qui caractérise cet ordre de maladies, comme la *synergie* caractérise l'ordre précédent.

Ces maladies sont dites *nerveuses*, parce que la totalité de leurs effets directs se passent dans les mouvements des appareils qui agissent sous l'influence des centres

nerveux. Ne pouvant, d'ailleurs, rapporter leur génération à rien d'appréciable extérieurement, force est de les concevoir dans une modification essentielle du principe même de la vie, et comme affectant la faculté que possède ce principe de soutenir des relations avec ce qui est étranger à lui et au corps qu'il anime. Or, le système nerveux est l'organe propre de ces relations. Comme tous les appareils soumis à l'influence des centres nerveux produisent, dans les affections de ce genre, des effets sans proportion aucune avec les causes extérieures occasionnelles qui les suscitent, à ne considérer celles-ci que matériellement, on est obligé de concevoir l'action de ces causes comme purement dynamique, et de rapporter l'intensité de leurs effets à la disposition spéciale intime du dynamisme vital affecté par elles.

Dans ces affections, l'observation, à tout instant déroutée, entrevoit à peine des traces d'efforts médicateurs de la part du principe vital, qui paraît dépenser son activité à s'agiter en vain. Impossible de noter aucune tendance suivie vers un but médicateur.

C'est donc pour ainsi dire négativement que de pareils états morbides se rattachent à notre étude; toutefois, un mélange intime n'est pas rare entre les maladies des deux ordres. Nous aurons occasion de dire quelque chose des gestes de la vie sous l'état nerveux, afin de compléter la notion de la réaction vitale, et de montrer

comment des effets, qui au premier aperçu sembleraient en désaccord avec notre théorie, s'y adaptent cependant sans difficulté.

En même temps quelle acccomplit sa fonction de nutrition, la vie exécute une foule d'actes, dont quelques-uns sont aussi nécessaires que cette fonction même à la conservation de l'individu. Cette faculté, par exemple, en vertu de laquelle la vie répond instantanément, par une sédation ou une excitation spontanées, aux causes capables de produire dans l'organisme des effets opposés, s'exerce par des actes incessants en leurs intermittentes oscillations.

Deux systèmes généraux d'organes sont employés par la vie comme instruments de ces opérations différentes. La matière organique, plus ou moins mobile, recèle la fonction profonde; la substance nerveuse, avec son influx, préside aux actes. Mais le système nerveux n'est pas tout entier dans ses centres et dans ses cordons apparents qui dirigent les actes les plus visibles; au sein des parenchymes, il se fait pour ainsi dire un contact d'une pulpe nerveuse diffuse avec chaque cellule vivante; et comme il n'y a pas de fonctionnement de l'ensemble sans actions moléculaires, c'est encore d'une condition nerveuse que relève la capacité altérante qui produit les effets de la chimie vitale.

Dès-lors, si l'on peut bien concevoir un état morbide portant son influence sur la composition même de la matière nutritive, c'est à la condition de concevoir en même temps la susceptibilité vitale atteinte et réagissant.

Si l'impression est peu offensante, la vie simplement avertie pourvoit au changement fonctionnel, devenu nécessaire par le changement de stimulus, et la fonction nouvelle procède dans ces cas avec une régularité remarquable. Si l'impression est fortement délétère, l'affection vitale est plus profonde, la fonction pathologique devient plus grave; elle peut être troublée profondément ou même complètement pervertie.

Les causes de maladie, même les plus matérielles, possèdent donc un double élément d'influence qui rend leur action matérielle et dynamique tout à la fois. Mais ces éléments dont l'importance se mesure en l'un par la quantité, et en l'autre par l'intensité, sont unis dans des proportions variables en chaque matière morbifique. De là, l'innombrable variété d'impressions morbides que la vie peut recevoir du dehors, les influences de ses propres dispositions mises à part.

Il est un grand nombre de causes nuisibles indépendamment de la quantité et qui, par cela même, agissent davantage en offensant la vie qu'en altérant la composition des humeurs; elles sont matérielles encore ou

susceptibles d'être attachées, comme qualité, à de la matière qui leur sert de véhicule : tels sont certains poisons, les effluves, les miasmes, les virus. Ces germes morbides se rapprochent des agents purement dynamiques, à la façon desquels ils se comportent parfois entièrement pour un temps ou pour toujours.

Enfin, il est des causes affectives de cette dernière espèce. Qu'elles se rattachent encore à quelque chose de matériel, comme les impondérables physiques ou *biotiques*, ou bien qu'elles doivent être tenues pour tout-à-fait immatérielles, comme les affections mentales ou vitales, peu importe : leur mode d'action est identique pour ce que nous pouvons en observer. Il est à noter seulement qu'un trouble purement vital peut très-bien ne pas tarder à faire naître dans l'organisme une cause toute matérielle de maladie.

Dans tous ces cas quelconques, la vie, éveillée par une cause, apparente ou non, se met, par son activité propre, en état de réaction. Si la matière morbifique, présente à l'organisme, est capable de recevoir l'application de la force altérante de la vie, et que celle-ci soit en possession de tous ses moyens, il s'établit une fonction que cette force pourra conduire à récorporation. S'il n'y a pas de matière, la vie paraît s'agiter contre un ennemi insaisissable, et ne produit que des actes sous la dépendance de la force tonique, lesquels ne

peuvent aboutir à rien. Du moins, il nous le paraît ainsi, car tout ce qu'il y a d'intime nous échappe en ces cas, et nous ne voyons que des manifestations. Si une affection nerveuse guérit, nous disons qu'elle s'est usée d'elle-même, n'ayant pas pu constater si la vie ne s'en est pas débarrassée en suivant quelque procédé à elle.

Du reste, l'analogie nous porte à juger que la vie, intimement attaquée, doit être mise le plus souvent par cette offense dans l'impossibilité de résister au moyen d'efforts bien coordonnés. Nous savons, en effet, que certaines fonctions, régulièrement commencées, peuvent tout-à-coup se troubler, s'enrayer et tourner à mal, non-seulement parce que leur travail a usé la force de la vie, mais parce que la vie, frappée d'un autre côté en elle-même, a été dans l'impossibilté de conduire sa fonction convenablement.

II.

Maintenant que la suite de nos raisonnements ne peut plus être troublée par cette incertitude que répand toujours sur les discussions l'indéterminaton du sujet et du champ dans lequel il doit se mouvoir, nous sommes en état de nous demander quels peuvent être, dans les fonctions morbides, les procédés de la récorporation.

Avec plusieurs médecins, et SYDENHAM entre autres, nous pensons qu'il n'en est, à proprement parler, qu'un seul; et c'est la fièvre : la fièvre pleine et complète, inséparable, il est vrai, de toutes les synergies que nous savons être le propre des fonctions morbides parfaites.

Elle est au moins le mode fonctionnel le plus éclatant que sache employer le principe de vie pour rétablir la santé.

Lorsqu'avec moins d'évidence, il se fait quelque opération de récorporation vitale, SYDENHAM n'hésite pas à soutenir que la fièvre fournit encore là, par un mouvement intestin, tout ce qui est essentiel, et qu'il n'y manque que la forme externe. Voilà pourquoi l'Hippocrate anglais ne cesse de recommander dans ses Œuvres de médecine-pratique de laisser aller la fièvre, de la modérer ou de l'exciter seulement suivant les cas.

DUMAS (1) déclare à son tour que « les considérations du médecin doivent s'arrêter particulièrement sur la fièvre, lorsqu'il s'agit de rechercher ce que la nature fait pour l'évènement heureux ou malheureux d'une maladie, et de régler sa conduite, soit pour lui indiquer l'instant où il doit agir, afin de réprimer une activité surabondante, un surcroît de force ou des efforts vicieux, soit pour lui assigner le temps où il doit se renfermer dans les bornes d'une expectation prudente. »

---

(1) Mémoire sur la nature et l'utilité de la fièvre.

Dans ce passage, DUMAS prévoit, de la fièvre, un évènement heureux ou malheureux. Et nous-même, en posant la fièvre comme un effort dans le sens médicateur, nous ne voulons pas prétendre que toutes les fois que cet effort se montrera, il devra infailliblement atteindre son but; nous indiquons par là seulement, que la non-réussite doit être attribuée, non à ce que la fièvre serait mauvaise en elle-même, mais plutôt à quelque circonstance étrangère à sa nature et susceptible d'en déranger les actes; spécialement, qu'il faut s'en prendre à l'état des forces dont l'énergie doit instituer le travail fébrile et le soutenir, et qui, par différentes causes, lui fait souvent défaut ou le produit sans règle ni mesure.

La spontanéité vitale fait un effort et le dirige de son mieux; cet effort peut cependant demeurer impuissant ou se heurter contre des obstacles sans fin. Si, opprimée dans ses forces agissantes, la vie peut quelquefois ne pas suffire à instituer son effort, à allumer la fièvre, plus souvent il arrive qu'épuisée de forces radicales, elle devient incapable de prolonger sa lutte, de soutenir la fièvre jusqu'au succès définitif. Il est aussi des cas où le mal est mortel, et ne saurait céder à aucun effort; la fièvre alors atteste, au moins, la résistance désespérée du principe de vie.

Au milieu d'une pérégrination humorale, à marche d'apparence régulière, tout-à-coup la scène change

par on ne sait quel accident fatal ; il s'est produit une matière empirée, résultat malheureux d'une opération instituée à toute autre fin. Pour répondre à cette *recrudescence*, la fièvre s'aggrave, mais ce n'est que secondairement.

Dans la direction imprimée, à l'aide de la fièvre, pour la coction et l'élimination de la matière morbide, la non-réussite est due bien souvent à ce que certains points de l'organisme, par faiblesse spéciale primitive ou acquise, se trouvent impropres à fournir le concours sur lequel la vie avait dû compter de leur part.

Il arrive encore que, par suite d'une atteinte portée directement au principe de la vie, celui-ci s'abandonne à des déterminations perverties, qui, à elles seules, sont de nature à compromettre le succès auquel la vie ne sait plus tendre sûrement, mais qu'elle recherche encore.

C'est ainsi que la fièvre mérite, dans la plupart des circonstances, d'être déchargée des effets mauvais, des résultats fâcheux qu'on lui attribue par une confusion impardonnable. Il est difficile, en effet, de concevoir que le même effort vital soit occupé tantôt à combattre la maladie, tantôt à la renforcer. Par quelle logique a-t-on pu admettre la fièvre, ici comme une réaction, là comme une maladie même?

Il faudrait pouvoir pénétrer dans l'organisme avec les matières morbifiques, scruter les modes variables de

leurs impressions nuisibles, ne pas perdre un instant de vue la fonction pathologique dans toutes ses phases, pour bien se rendre compte de la lutte acharnée que soutient la nature, avec la fièvre pour toute arme, contre ses ennemis du dehors et du dedans.

Nous ne nions pas qu'en voulant voir la fièvre comme occupée à détruire les causes de maladie, on ne lui ait demandé, suivant l'idée que l'on se formait de ces causes, de produire des effets opposés de contraction, de raréfaction, de chimie, de mécanique, etc.

Qu'induire de là? La vanité d'un principe qui peut se prêter à de telles contradictions? Mais si ces contradictions ne sont que dans l'usage que l'on fait du principe, il nous paraît qu'on doit en tirer une tout autre conclusion.

Les divers systématiques qui ont cru devoir recourir à l'intervention de la fièvre, comme destructrice des causes de maladies, avaient sans doute été tous également frappés de la réalité du fait. N'est-ce donc pas ici l'important? Après cela, l'extension abusive d'une réalité d'expérience, les diverses façons plus ou moins ingénieuses, plus ou moins fausses, dont chacun l'interprète pour l'accommoder à son hypothèse favorite, ne sauraient en rien atténuer, pour un esprit attentif, le résultat d'une observation légitime. On laisse l'hypothèse, on conserve le fait.

Du reste, ce n'est qu'en scindant la fièvre, en restreignant sa notion à l'un ou à l'autre des éléments isolés de son phénomène, qu'on a pu l'adapter tant bien que mal à des explications contradictoires.

Demandons-nous donc encore ce que c'est que la fièvre, mais la fièvre tout entière.

A cette question n'attendons pas une réponse de quelques définitions doctrinales. Leur nombre est grand sans doute, mais elles sont si disparates qu'il en doit résulter plus de confusion que de clarté. On doit faire bien peu de fond sur elles, a dit Dumas.

Toutefois la fièvre est un phénomène complexe qu'on peut étudier en lui-même.

Il semble que les anciens, à l'aide d'une intuition puissante sur la nature dont ils étaient plus près, hésitèrent moins que les modernes sur ce qui, dans la fièvre, mérite de fixer spécialement l'attention. Imbus de cette donnée philosophique qui identifie l'idée de vie et celle de chaleur, puisqu'en effet tout être vivant a sa chaleur propre, une lésion vitale dut, pour eux, entraîner une lésion de calorification. La fièvre donc, avec sa chaleur anormale, ne fut que la vie même en état de maladie.

Ils ne définirent pas la fièvre, ils la dénommèrent. Ce fut d'abord un *feu*, πυρ (*Hippocrates quidem febrem*

appellat ignem, dit RIOLLAN) : de là, le nom de *pyrétiques* donné aux maladies où la fièvre se montre.

Plus tard, on voulut pénétrer davantage dans les entrailles du phénomène, et le *fervor* des Latins ajouta un mouvement humoral à la chaleur. La fièvre fut une *effervescence*, ou même, selon une étymologie différente (du verbe *februare*), la fièvre devint un acte de *dépuration*.

Nous croyons entrevoir dans ces dénominations trois des degrés de l'observation scientifique mentionnés par EMPÈRE.

La chaleur dégagée par la fièvre répond au point de vue *cryptoristique*, qui s'attache déjà dans un phénomène à ce qui, moins apparent peut-être, offre cependant une importance plus réelle. L'effervescence, engendrant cette chaleur, satisfait au point de vue *troponomique*, qui saisit le fonctionnement des effets. Le but final de dépuration se place à la hauteur du point de vue *cryptologique*, puisque, dans la reconstruction synthétique de l'ensemble, il s'applique à rendre compte des relations unitaires.

Plus primitivement, on avait dû se contenter du point de vue *autoptique*, c'est-à-dire de ce qui frappe au premier aspect de la fièvre, l'agitation générale de tout le système. Dans des temps plus modernes, et jusque de nos jours, on semble avoir voulu rétrograder jusque-là,

lorsqu'on a prétendu placer toute la fièvre dans l'accélération de la circulation.

Il ne faut pas demander au Père de la médecine des théories toutes faites; il ne nous a laissé que ces idées pratiques, mères fécondes de théories. Or, il est certain que, dans les fièvres, l'objet principal de l'attention d'Hippocrate était l'appréciation de la chaleur.

Galien a vu la fièvre dans une augmentation contre nature de la chaleur, développée dans le cœur et se répandant par tout le corps (1). A ce sujet, Grimaud (2) fait observer que le cœur n'entre point ici à titre d'organe moteur du sang, mais comme étant plus particulièrement le siége du principe de la vie ou de la chaleur innée. On voit de suite la distance qui sépare cette théorie de celles, toutes mécaniques, que l'on a voulu mettre sous le patronage du Médecin de Pergame. Ce dernier exigeait, pour qu'il y eût fièvre, un dérangement des fonctions vitales, dont il rapportait la production au *callidum innatum*, et dont il plaçait la scène dans l'*humidum primigenium*, dans cette pâte fondamentale qui n'est autre que le tissu cellulaire, l'organe vital par excellence.

Au même titre que les théories mécaniques, doivent

(1) *De febrium differentiis*, lib. II.
(2) Cours des fièvres.

être repoussées les idées qui ne verraient dans la fièvre qu'une effervescence purement chimique du sang et des humeurs.

De pareilles conceptions ne présentent quelque chose de vrai, que jusqu'à concurrence de ce qu'il est permis d'accorder à l'intervention de la physique et de la chimie dans les opérations vitales. On ne peut les admettre qu'à la condition de concevoir les lois de ces sciences, comme essentiellement modifiées et dominées par les lois de la vie, au point de ne plus former que de la physique vitale, de la chimie vitale. Bien plus, tout en maintenant cette subordination à la vitalité des faits de ces sciences d'ordre inférieur, il faudrait encore se garder d'attribuer à l'une ou à l'autre une influence exclusive dans la fièvre. Celle-ci comprend à la fois des faits de physique et des opérations de chimie. Pour bien la connaître, il faut la voir sous toutes ses faces.

Toujours est-il que la chaleur, qui avait fixé l'attention d'Hippocrate et de Galien, n'est ni physique, ni chimique; c'est une chaleur vitale, souvent en désaccord avec la relation de nos instruments thermométriques, et qui, appréciable ou non au tact du médecin, est toujours du moins ressentie par le patient.

Elle n'est pas non plus la chaleur normale de la vie simplement augmentée, mais une chaleur différente : *calor præter naturam*, une chaleur maladive, viciée;

en un mot, c'est une lésion de calorification qui accompagne la fièvre. Il y a des fièvres chaudes, il y en a d'algides ; le stade d'invasion fébrile entraîne du frisson, celui de la réaction ramène de la chaleur. C'est le cas de rappeler la remarque de BARTHEZ, que chaque peuple a nommé la fièvre d'un nom qui rappelait la sensation par laquelle il en était plus désagréablement affecté, au midi par le chaud, au nord par le froid.

Au fond, quand il s'agit de se rendre compte de l'altération de caloricité qu'engendre nécessairement la fièvre, c'est moins encore du fait en lui-même que de la faculté qu'il faut se préoccuper, moins de la chaleur actuelle que de celle en puissance.

Pour échapper aux difficultés de formuler une définition parfaite de la fièvre, si l'on se bornait à décrire aussi exactement que possible son phénomène, avec ses variétés de forme et d'aspect, n'aurait-on pas fait tout ce qui peut être désiré pour la connaissance de cet acte vital ?

Oui peut-être, si dans la fièvre tout était susceptible d'être décrit. Mais si quelque chose en elle échappe par sa nature à toute description, ne va-t-on pas laisser ce point dans l'oubli? Et, si c'est la chose essentielle, comment n'en tenir aucun compte dans la notion intégrale qu'on doit se faire de la fièvre?

En tout phénomène, il existe quelque chose d'intime qui semble défier l'observation ; or, c'est précisément à atteindre ce point caché que doit s'appliquer l'esprit qui veut connaître.

La fièvre nous paraît susceptible d'une théorie, théorie compliquée comme le fait dont elle aspire à donner la formule, mais qui peut aboutir à une reconstruction synthétique. Le mystère qui couvre l'essence de la fièvre restera sans doute impénétrable; mais pourvu qu'on pénètre ses lois à l'aide de l'analyse, et que l'on en déduise des règles sûres, qu'est-il besoin de plus? Nous sommes dans la même position relativement au principe de la vie; en connaissons-nous moins les actes vitaux? Etudions donc la fièvre comme nos Maîtres ont étudié la vie, et nous pourrons affirmer son existence, reconnaître ses effets, déterminer ses relations, ses procédés, sa marche, et la poursuivre jusque dans son but.

On sait, en physiologie, que les actes vitaux se manifestent par de la sensibilité, de la contractilité et de la caloricité ; on sait, de plus, que ces actes se résument en un produit de plasticité, lorsqu'ils constituent une opération. En pathologie, les choses ne se passent pas autrement, et l'acte morbide, désigné sous le nom de *fièvre*, nous offre les mêmes manières de se comporter. C'est donc des manifestations que présente la fièvre que

nous recevrons les premières notions sur ce qu'elle est ; sa chaleur surtout nous offrira les données les plus sûres.

Comme il y a deux sources distinctes de la chaleur physiologique, de même aussi de la chaleur morbide ou fébrile. L'une réside dans l'organe premier, est attachée aux fonctions vitales communes que cet organe exécute dans son indépendance cellulaire, sous le seul consensus vital, et avec une continuité parfaite ; l'autre provient des appareils complémentaires, chargés des fonctions vitales spéciales, et reliés pour leur action par des centres d'influences, les centres nerveux ganglionnaires.

De la sorte, suivant que la fièvre se passe dans une fonction rapprochée de l'un ou de l'autre terme, les caractères de sa chaleur, appréciables dans leurs différences, bien que ne constituant au fond qu'une chaleur identique par sa nature, trahissent la source qui contribue pour la plus grande part à sa production actuelle.

Allons plus au fond des choses : voilà, d'un côté, des manifestations fugitives ; voici, de l'autre, un fait de plasticité qui demeure. Pour atteindre la notion pleine de la fièvre, il s'agit de reconnaître en elle ce qui développe les manifestations et ce qui élabore le produit. Ne suffit-il pas pour cela de savoir distinguer dans la fièvre, d'une part son *appareil* extérieur, et d'autre part son *essence* intime ?

Si l'on a présente à l'esprit la division fondamentale des forces vivantes en digestives et toniques, on doit reconnaître la nécessité de retrouver dans l'acte fébrile, produit de la force vitale unitaire, un élément pour correspondre à chacun des termes de la division de cette force.

Que l'on ne doive pas restreindre la fièvre à son rapport avec la seule force tonique, c'est ce qui ressort de ce fait que la fièvre est naturelle aux maladies qui exigent l'intervention de la force digestive, celles dites *humorales :* tellement naturelle, que ces maladies ne paraissent pas pouvoir suivre un cours régulier, ni atteindre facilement leurs terminaisons sans le secours de l'opération fébrile.

Or, si l'on ne voit dans la fièvre que l'appareil extérieur, le phénomène ne sera pas entièrement compréhensible, attendu que cet appareil relève tout entier et d'une manière exclusive de la force tonique; il est ce par quoi cette force spéciale s'exerce dans la fièvre. Les trois stades de l'accès répondent, par leur succession, aux mouvements oscillatoires reconnus comme appartenant à cette force. En eux, et avec le caractère d'instabilité qui convient aux actes nerveux, consistent toutes les manifestations directes du mouvement fébrile; l'accélération de la circulation n'est que leur effet secondaire. Entre toutes les autres, les variations de la calo-

ricité, qui correspond à ces oscillations, ne peuvent s'appliquer qu'à une chaleur provenant des divers plexus ganglionnaires qui ont le centre épigastrique pour point d'appui.

Si la force tonique embrasse toute la phénoménisation extérieure, par quoi la force digestive montrera-t-elle son action dans la fièvre? Si rien de ce qui tient à l'appareil ne l'y représente, force est bien de concevoir dans la fièvre autre chose que cet appareil, quelque chose d'intime, et répondant par sa nature à la nature de la force digestive. Le propre de cette force, c'est d'échapper aux sens, de n'avoir rien de superficiel, de variable, mais de gagner en profondeur, en fixité; là, de s'appliquer à la substance, de l'attaquer à fond *(alteratio totius substantiæ)* pour la modifier intimement toute. Telle est la nature, telles sont les qualités auxquelles la fièvre participe, et c'est par son essence même aussi incompréhensible, mais aussi vraie que la vie.

Certainement, les opérations fébriles rapportables à la force altérante, produiront, comme tout acte vital quelconque, de la sensibilité, de la contractilité et de la chaleur; elles auront de plus un résultat plastique distinctif. Mais il faut remarquer, quant aux manifestations, que la sensibilité et la contractilité, se passant dans ce

cas loin de la superficie, dans la trame parenchymateuse, qui ne relève d'aucun centre d'irradiation et ne correspond pas distinctement au *sensorium commune* de la vie, restent indiscernées, obscurcies qu'elles sont par les manifestations de même espèce, mais beaucoup plus éclatantes, de l'apparcil fébrile externe. Une seule percera jusqu'à la surface, c'est celle de la chaleur.

En effet, bien que née aussi profondément que les autres manifestations, la chaleur végétative, qui concourt avec celle par influx à l'établissement de la caloricité actuelle de l'organisme fébricitant, est moins facilement voilée sous cette dernière, dont elle se distingue par des caractères trop tranchés. La chaleur par influx se produit par bouffées intermittentes; celles que nous examinons a pour caractère la continuité, et le plus souvent une âcreté toute particulière.

On peut donc le dire : le seul indice que l'appréciation de nos sens puisse référer directement à l'essence même de la fièvre, réside dans le genre de chaleur qui l'accompagne, et c'est ce qui a toujours fait attacher tant d'importance à la constatation différencielle de ce signe. Il n'est pas sans intérêt de noter que la lésion de la calorification précède, dans l'ordre d'apparition, les autres troubles manifestateurs de la fièvre, de la même façon que l'essence précède potentiellement l'appareil qui la révèle.

Ainsi, deux ordres de phénomènes entrent dans la constitution de la fièvre. Les premiers, qui frappent les moins attentifs, se montrent à première vue dans l'habitude extérieure des fébricitants, forment l'élément visible de la fièvre; ils sont sous la dépendance de la faculté tonique de la force vitale. Les seconds, dont la réalité cachée n'est atteignable qu'à l'œil interne de l'esprit, appartiennent à la faculté digestive de la même force.

L'admission de ce double élément nous met à même d'embrasser sans effort la fièvre dans tout ce qu'elle est. L'esprit qui la possède ainsi dans sa plénitude se trouve à l'instant délivré de plusieurs questions qui ont pu surgir à son sujet, embarrassantes seulement pour les vues exclusives.

Les maladies humorales sont particulièrement fébriles, tout le monde en convient; mais le moyen de saisir la manière dont la fièvre se comporte dans ces maladies, tant que l'on s'en tient uniquement à l'appareil? Quel rapport entre les mouvements externes de la fièvre et les dégénérations qu'éprouvent les fluides vivants? Comment ces mouvements auraient-ils la moindre prise pour introduire des qualités nouvelles dans les humeurs, et changer la mixtion intime de leurs éléments? Car telle est la nécessité de la dépuration profonde, qui constitue la seule guérison de ces maladies.

Ce défaut de corrélation entre les maladies humorales.

les exigences de leur cure et l'appareil fébrile, tel que celui-ci est conçu habituellement, oblige à reconnaître un autre travail dans la fièvre, à moins de la supposer une pure superfétation dans ces maladies, ce qui est un non-sens trop évident; elle y représente l'intervention de cette énergie vitale qui fournit l'impulsion à la fonction récorporative manifeste en elles.

Comment la fièvre intervient-elle pour déterminer la récorporation?

Sans doute, en activant tous les mouvements de l'économie, elle multiplie, par le renouvellement accéléré des matériaux, tous les actes divisés de la force altérante de l'organisme; et de l'ensemble de ces actes résulte la fonction totale de digestion morbide.

Mais quelque réel que soit ce mode d'action de la fièvre, il faut tenir pour constant que son intervention ne se borne pas à de pareils effets, qui résultent de ce que la force tonique met de plus intime en elle, plutôt encore que de la force digestive. C'est par une modification de cette dernière force elle-même, que la fièvre produit une digestion spéciale, qui est la *coction* morbide; voilà pourquoi c'est par son essence qu'elle se réfère à ces états maladifs humoraux, qu'elle s'identifie tellement avec eux qu'on a pu les nommer des *fièvres*, à juste titre, puisque c'est évidemment en eux qu'il convient d'étudier l'essence fébrile.

Que s'il fallait rejeter cette essence, la doctrine qui considère la fièvre comme toujours symptomatique, serait rendue moins illogique ; car l'appareil fébrile, étant sans application plastique, ne peut jamais être en lui-même qu'un simple retentissement. Mais la fièvre, conçue tout entière, ne se réduit pas à cela ; et sans qu'il soit besoin d'exagérer la doctrine de l'essentialité des fièvres, jusqu'à confondre celle-ci avec la cause substantielle humorale de l'affection à laquelle elle répond, on est bien forcé de reconnaître une relation directe de cette cause et de l'état morbide qu'elle produit à la fièvre fonctionnelle.

L'essence fébrile que nous admettons doit être conçue comme unique pour toutes les maladies fébriles ; mais, diversement influencée par des causes spéciales, on la voit revêtir des formes modifiées, reconnaissables à la diversité des produits de leurs opérations, alors même que l'uniformité de leur procédé opératoire atteste, dans ces différents cas, l'identité de la force active à qui la vie avait confié leur exécution.

On a dit que les causes matérielles des maladies, présentant des caractères divers, ne sauraient recevoir une élaboration appropriée de la fièvre identique en son essence, parce qu'une force nnique ne saurait diversifier ses produits. Singulier raisonnement que de pré-

tendre soumettre aux mêmes lois les procédés de la force vive et ceux de la force brute.

Les exigences de chaque matière morbide, pour une coction spéciale, réclament-elles donc des préparations tellement dissemblables, que la fièvre unitaire ne puisse s'en acquitter? La force vitale digestive change-t-elle avec les matières alimentaires introduites dans nos organes ?

Remarquons-le bien, l'intervention d'une matière hétérogène dans la production des maladies, n'implique pas la création corrélative de la fièvre ; elle ne fait que la susciter comme fonction pathologique qui a sa raison dans la vie, en sorte que refuser à la fièvre la propriété qui lui est inhérente de s'adapter à toute matière morbifique, c'est enlever absolument au principe vital la faculté de s'appliquer à tous les *ingesta* qui pénètrent dans l'organisme vivant.

La digestion stomachale se fait de la même manière, quel que soit l'aliment : le travail d'assimilation répand dans toutes les parties du corps un aliment suffisamment atténué et approprié ; mais le chyme et le chyle, résultats d'un travail identique, sont peut-être variables ; le suc nutritif conserve des propriétés excitantes, toniques, délayantes, etc., suivant les matériaux fournis. Ces variétés, qui répondent à des fins très-sages de la nature, ne détruisent pas l'unité rigoureuse de la

digestion pendant tout le cours de ses élaborations successives. Il en est de même de la fièvre ; effort unitaire de l'unité vivante, elle possède l'aptitude de s'appliquer à des matières diverses, et de les soumettre aux mêmes procédés pour en obtenir une élaboration différente. Cette unité d'essence ne l'empêche pas de recevoir de chaque matière qui lui est soumise, une forme particulière qui spécifie sa fonction.

Quelquefois la digestion réclame le secours, plus ou moins énergique, d'efforts qui restent muets dans les circonstances ordinaires, comme la fièvre peut suciter des synergies qui lui deviennent nécessaires ; ce besoin d'assistance, dans l'un et dans l'autre cas, ne change pas la nature de l'acte.

On convient assez généralement que la fièvre peut être bonne dans la crudité pour que la coction soit préparée ; mais on croit pouvoir regarder la coction comme étant elle-même hors de sa dépendance.

Il est vrai que si la coction est bien décidée, ce qui est dû à la marche légitime de la fièvre, il n'est plus besoin de celle-ci ; il est vrai même qu'elle peut être nuisible, si elle persiste avec intensité durant la coction, en entravant son accomplissement par la diversion puissante de son opération ; mais elle ne persiste alors généralement, et en dehors des cas de malignité,

que parce qu'il reste encore de la matière à l'état de crudité qui demande à être amenée à celui de coction. Il y a certainement danger à ce que les deux périodes de la fonction chevauchent ainsi l'une sur l'autre. Ordinairement, c'est la coction qui en souffre le plus; elle se fait mal ou se suspend pour attendre la matière retardataire. Dans cette triste nécessité, qui équivaut à une véritable complication, y a-t-il rien qu'on puisse imputer à la fièvre, du moins à son excès ou à sa persistance? On aurait plus de raison d'accuser son insuffisance primitive, mais de louer sa persévérance fonctionnelle.

Il est des fièvres humorales, même des plus aiguës, qui se terminent sans crise; Hippocrate en a vu. Est-ce manque de coction, et la fièvre aurait-elle fonctionné en vain? Ou n'est-ce pas plutôt que, par la fièvre, la coction a été assez complète pour rendre la matière morbide, surtout si elle n'était pas trop hétérogène, pleinement assimilable? Dans ces cas, il n'a été nécessaire d'aucune autre élimination que celle qui suffit aux *ingesta* normaux, et qui s'effectue par les émonctoires naturels.

En résumé, la fièvre et la coction sont dans une liaison intime: la coction est un produit de la fièvre que complète la crise: c'est par son essence, qui se prête à attaquer la crudité des diverses matières morbides,

que la fièvre fonctionne. De là, l'obligation de tenir compte d'une essence fébrile distincte de l'appareil.

Toutefois, la distinction que l'esprit opère, pour la conception des choses, ne les sépare pas absolument dans le fait. Il existe un concours merveilleux entre les mouvements toniques et les efforts digestifs, concours qu'on ne peut référer qu'à l'unité vitale impulsive des uns et des autres.

Voilà pourquoi ; partout où la fièvre vraie se déclare, elle vient avec son essence intime et avec son phénomène; seulement elle sait les disposer dans les organes qui peuvent servir de théâtre à l'une et à l'autre. L'appareil, c'est la fièvre dans les organes des actes où tout se voit; l'essence, c'est la fièvre dans ceux des fonctions où tout est caché.

On peut pourtant quelquefois rencontrer l'essence sans l'appareil, témoin ce que Grimaud dit quelque part d'une fièvre : « qui persite insensible et poursuit sa fonction en silence. » Il n'est pas rare, d'un autre côté, de voir l'appareil sans que les effets de l'essence se montrent dans un grand nombre de maladies nerveuses tout-à-fait inopératives.

Que ces deux éléments de la fièvre soient réunis ou séparés, toujours est-il bon de reconnaître en chaque cas ce qui est de l'un ou de l'autre. Or, nous pouvons le dire, à l'essence est dû l'effort récorporatif, à l'appareil ce qui le trouble et souvent l'entrave.

Quand donc on veut concevoir la fièvre dans sa plus grande simplicité, c'est-à-dire, pure et dégagée de tout ce qui dans un état fébrile pourrait n'être pas elle ou d'elle : on doit se garder de s'arrêter à l'appareil externe tout seul. On aurait alors sous les yeux le type de la fièvre nerveuse, il manquerait celui de la fièvre humorale. Pourtant la fièvre répond à l'un et à l'autre, et le plus important à observer, relativement à la récorporation, ce n'est pas celui qui se réfère aux affections nerveuses par une sorte d'analogie de caractère, mais bien celui que ses qualités antagonistes opposent à la nature des maladies avec matière.

Avant de terminer ce que nous avions à dire touchant ce qui nous paraît constituer le fond même de la fièvre, nous devons une explication.

M. Fages, qui comme nous a distingué la fièvre de l'affection (1), et qui a vu en elle une réaction contre la cause morbide, a cru pouvoir conclure de là que toutes les fièvres étaient symptomatiques.

Quoiqu'il ait pris soin d'atténuer la portée de cette expression, en se rapprochant du sens dans lequel Dumas l'avait employée, et en se séparant de celui que l'Ecole

---

(1) Mémoire pour servir à l'histoire critique et apologétique de la fièvre.

dite physiologique a voulu attacher à la conception de la fièvre symptomatique, la proposition qu'il a émise n'en reste pas moins malheureuse dans les termes. Quel rapport peut-il donc y avoir entre la fièvre de pur retentissement, dite symptomatique, sans autre relation à la cause morbide, quelle qu'elle soit, que ce simple consensus, et celle que sa nature réactive attache essentiellement à une cause substantielle morbide? Une dénomination, quelque vague qu'en puisse être le sens, ne saurait s'appliquer en même temps à deux choses si disparates, entre lesquelles toute confusion serait absurde en théorie, et pratiquement dangereuse.

C'est pour avoir prêté à cette confusion que M. Fages a été accusé de porter le trouble dans la doctrine des fièvres essentielles. Sans approuver tous les arguments que lui oppose à cet égard M. Barbaste (1), nous devons reconnaître que, dans sa préoccupation de montrer la fièvre séparée en elle-même de l'état morbide (ce qui nous paraît une vérité), M. Fages n'a peut-être pas assez insisté sur la liaison intime qui, malgré cette distinction d'essence, ne fait, pour ainsi dire, qu'un seul tout des maladies humorales à réaction fébrile.

Ce sont ces états morbides que l'on a bien souvent appelés des *fièvres essentielles ;* mais ce nom a été donné

---

(1) Thèses de Montpellier 1850, N° 29.

avec plus de justesse encore à des fièvres purement nerveuses, lesquelles, paraissant dues à la seule spontanéité vitale, ne pouvaient être rapportées à rien qui ne fût pas elles. L'essentialité dans les fièvres humorales, si tant est qu'on doive leur appliquer ce nom, par cela qu'elles répondent à l'appel d'une affection générale, se réfère plutôt encore, comme on le voit, à la cause matérielle qui suscite cette affection qu'à la fièvre même.

Pour nous, avec toute l'Ecole hippocratique, nous professons la spécialisation des dégénérescences humorales capables d'imprimer à la fièvre leur cachet particulier, sans lui enlever son essence. Nous comprenons que, confondant la fièvre avec sa cause matérielle, tant elle lui adhère dans la marche de l'opération morbide, on en soit venu à dénommer ces maladies *des fièvres*, et dès-lors qu'on ait transporté à la fièvre même l'idée de spécialisation essentielle qui se rattache à la matière morbifique. Mais une pareille métonymie ne doit point nous faire oublier la réelle et unique essence qu'il faut concevoir dans la fièvre, et dont la conception nous paraît un nouvel appui de la théorie des maladies essentielles fébriles.

En effet, la faculté digestive qui entretient la crase des humeurs est, comme toute autre faculté vitale, susceptible de lésions. Or, ce sont les effets ou produits de

ces lésions, qui, par la viciation qu'ils impriment aux fluides de l'économie, constituent la plupart des causes de maladies humorales, à moins que la matière morbide ne provienne primitivement du dehors par une sorte d'intoxication directe.

Dès que, par l'une de ces causes, quelque humeur de l'organisme se trouve constituée en état d'hétérogénéité, au grand préjudice des fonctions qui doivent ultérieurement l'élaborer, tout aussitôt la force digestive, sous l'impulsion vitale qui y est déterminée par la viciation ressentie en ses humeurs, revêt un état particulier qui constitue l'*essence fébrile*. Sous cet état, elle continuera son œuvre, identique quoique désormais modifiée, l'assimilation et la désassimilation, desquelles doit résulter le maintien définitif du système.

Il y a donc vraiment deux ordres de choses à considérer dans tout état fébrile : d'un côté, ce qui est de la fièvre seule et découle de son essence ; cela se trouve dans toutes les espèces, reconnaissable sous quelque modification qu'ait pu lui imprimer la spécialité de la matière sur laquelle la fièvre s'exerce ; d'un autre côté, ce qui vient exclusivement de cette matière maladive, et tend à modifier la fièvre sans pouvoir jamais détruire sa nature, qui est d'être un effort vital contre la maladie ; ceci est différent dans chaque affection fébrile spéciale.

Tant que l'on veut s'occuper de la fièvre *in se*, il faut laisser de côté tout ce qui lui survient ainsi du dehors, ou tout au moins ne le noter en passant qu'autant que cela peut être nécessaire, pour bien séparer de ses modifications l'essence de la fièvre qui doit fixer toute l'attention. C'est précisément là le point de vue où nous a retenu la nécessité de notre sujet.

Si tous ceux qui ont traité de la fièvre en général avaient, parallèlement aux phénomènes de cet acte résultant de la force tonique, développé ceux qui sont dépendants de la force altérante, ils nous auraient transmis un cadre achevé, ils auraient posé une base sur laquelle la classification des fièvres serait venue se développer avec la plus grande clarté.

Grimaud, dans son *Cours des fièvres*, semble avoir eu l'intention formelle de le faire. Au commencement de son chapitre Ve, il a posé sa division dans les termes mêmes que nous venons d'employer; mais quand il est venu à développer ce plan, après avoir donné les détails les plus exacts concernant la première partie, il a été comme détourné, par une vue nouvelle, de traiter la seconde de la même façon.

Arrivé à ce qui devait appartenir à la force digestive, il a placé, en regard de l'appareil fébrile, non pas l'*essence* de la fièvre, mais sous le nom d'*essentialité*, la

spécialisation que la fièvre doit à ses diverses causes matérielles. En ne faisant représenter la force digestive dans la fonction fébrile que par les modifications apportées à la fièvre par les diversités humorales, c'est-à-dire par ce qui n'est pas de la fièvre, GRIMAUD semble indiquer que, sans participation à la force digestive qui lui soit propre, la fièvre pure serait donc constituée par son appareil seul, et répondrait dès-lors en son entier et uniquement à la force tonique; mais une semblable conséquence est tout-à-fait contraire aux prémisses par lui posées.

Il est peut-être permis de soupçonner quelque lacune dans un *Cours* qui n'a point été publié complet par son auteur, mais seulement après sa mort et sur des notes éparses.

Toutefois, une chose a pu détourner le savant pyrétologiste d'appuyer davantage sur une idée générale dont le germe fécond était déposé dans sa belle division des forces : c'est la préoccupation du but pratique de son cours. Il s'agissait surtout d'insister sur la réalité d'une modification foncière que l'essence fébrile reçoit de la cause morbifique, parce que de l'observation attentive de la fièvre ainsi spécialisée devaient ressortir pour chaque cas les indications les plus précises.

Nous pensons donc qu'il ne faudrait pas comprendre l'insistance de GRIMAUD sur la spécialité essentielle des

fièvres, comme allant à la négation d'une essence fébrile. Pour pouvoir être modifié en quelque façon, il faut auparavant *être* d'une façon propre et inamissible.

Mais, dira-t-on peut-être : Vous voulez donc faire de la fièvre un être de raison, donner à son essence une existence indépendante et *per se!* Prenez garde au reproche d'onthologisme. Ce reproche, on l'a fait à ceux qui emploient comme indispensable l'expression de *principe vital;* nous pourrons l'encourir au même titre, et nous en défendre avec autant d'avantage.

La considération de la fièvre en son essence, pas plus que celle de la vie en son principe ou dans les forces qui l'animent, ne constituera jamais une création d'être. La fièvre n'est pour nous qu'un état de la force vivante, mais un état réel, ou plutôt c'est cette force même sous un état particulier, essentiel.

Certes, la considération de l'essence fébrile en elle-même est assez majeure sous le point de vue de la récorporation où nous l'envisageons, pour n'être point négligée.

Le côté pratique de cette considération nous paraît être de tenir l'attention du médecin portée constamment et d'une manière spéciale sur l'état des forces dans chaque fièvre, puisque l'effort fébrile, dans ce qu'il a d'essen-

tiel, n'est qu'un produit de ces forces, un exercice de leur énergie.

Dans toute maladie humorale avec fièvre, les chances de récorporation et la direction du traitement reposeraient donc sur une sorte d'équation vitale multiforme, dont il s'agirait de dégager à chaque instant les *inconnues*. Elle aurait pour élément de transformation une proportion variable entre les forces vives et les causes spéciales qui peuvent solliciter leur emploi.

III.

Nous avons établi en principe que l'office de la fièvre était la récorporation; nous avons montré l'essentialité de la fièvre parfaitement adoptée à cet office; il nous reste à suivre la fièvre à l'œuvre.

Si nous voulions prouver simplement l'existence de la fièvre salutaire, nous n'aurions qu'à puiser dans les auteurs les exemples qui viennent à l'appui de cette proposition, et à les énumérer ici. Ces exemples ne sont pas rares, et on a pu établir à leur sujet l'art d'exciter et de modérer la fièvre. Celse (1) dit que de son temps on voyait à Rome des médecins s'arroger le pouvoir de

---

(1) *De Medicinâ, lib. III.*

donner la fièvre, ou de faire changer le type de celles existantes, dans un but de médication.

L'utilité de la fièvre, dans un grand nombre de cas, ne saurait être révoquée en doute; mais à des faits, quelque nombreux qu'ils soient, on peut en opposer de contraires. Nous voudrions donc pénétrer le plus possible dans le travail même de la puissance vitale en fièvre, afin de nous rendre compte de ce qui rend tels cas heureux et tels autres malheureux. Pour cela, nous allons entreprendre de nouvelles digressions, c'est-à-dire que nous essaierons de passer en revue les principales espèces de maladies fébriles, pour voir comment la fièvre remplit en chacune l'office que nous croyons qu'on doit attendre d'elle, ou découvrir ce qui l'empêche d'y parvenir.

La fièvre, ou du moins quelque chose de la fièvre, peut être observé dans les deux grandes classes morbides que nous avons mentionnées. Dans les maladies nerveuses, on peut dire qu'elle est fausse ou incomplète; dans les maladies humorales correspondant aux vasculaires de M. Gendrin, et qu'il faut concevoir comme constituées par une viciation de composition introduite dans quelque point du mouvement moléculaire qui aboutit à la nutrition générale, la fièvre est complète et vraie, c'est-à-dire fonctionnelle.

Sous le point de vue de la récorporation possible par la fièvre, nous n'avons, semble-t-il, à examiner que cette dernière espèce; mais les nécessités de notre sujet, même ainsi restreint, nous forceront à revenir sur la première.

Si maintenant nous voulons concentrer nos regards sur les états humoraux fébriles, nous ne sommes pas hors d'embarras pour parcourir avec ordre le champ ouvert devant nous.

Les classifications ont la prétention d'aider l'étude par l'isolement des espèces; mais l'étude complète exige aussi qu'on rapproche les variétés par leurs points de contact. Pour nous, astreint dans ce Travail à considérer la fièvre en soi, c'est-à-dire toutes les fièvres par le point qui est identique dans toutes, notre étude aura pour tendance de rapprocher sous un point de vue unique ce que les divisions dispersent.

Après tout, les maladies fébriles se prêtent difficilement à une classification satisfaisante pour l'esprit; car la fièvre, n'étant pas une maladie par elle-même, ne saurait à la rigueur être considérée à part; et, d'un autre côté, l'essence de la fièvre ne permet pas de la confondre tout-à-fait avec la maladie où elle se rencontre. Comment éviter ce double écueil? Si on prend la fièvre pour base de classification, on s'expose à des rapprochements forcés entre des affections disparates;

tandis que la fièvre peut exister ou manquer dans des états morbides qui se rapprochent beaucoup en ce qui touche au traitement, et par conséquent à la nature intime : *Naturam morborum curationes ostendunt.*

En fait, la fièvre ne doit être ni séparée des maladies auxquelles elle se mêle, ni confondue avec elles en son essence. Il suffit peut-être de bien comprendre cette essence, différente en soi de toutes les maladies, s'attachant à plusieurs, quelquefois inséparablement, non pas seulement comme symptôme morbide exprimant leur caractère, mais comme symptôme vital appliqué à les combattre chacune suivant sa nature; offrant, dès lors, le moyen d'observer simultanément, et le génie particulier de chaque affection, et celui permanent de la force vive qui s'y oppose par un procédé merveilleusement approprié.

S'il n'y a pas une classe unique des fièvres, il existe divers groupes d'affections fébriles. C'est en face de cette diversité que nous nous trouvons placé, quand nous voulons considérer le mode d'application de l'effort vital qui constitue la fièvre.

Avant de descendre dans les détails, nous avons besoin de faire une remarque. Une maladie humorale fébrile ou une fièvre humorale (car, soit pour la brièveté, soit pour nous conformer au langage autorisé, il nous arrivera de nous servir de cette expression concrète),

une fièvre vraie, en un mot, comprend dans sa notion entière trois données, que l'esprit doit avoir toujours présentes s'il ne veut tout embrouiller, à savoir : une cause externe dyscrasique, une affection suscitée dans la spontanéité vitale par l'impression de cette cause, et enfin une réaction venant, à l'appel de l'affection, s'exercer contre la cause primitive ou contre ses effets, subsistants eux-mêmes comme cause d'une impression permanente sur la vie. Cette réaction seule est la fièvre. Cela dit, avançons.

•

Les maladies fébriles humorales se présentent à nous sous trois aspects, qui, sans constituer des caractères à opposer les uns aux autres, comme on le verra, doivent cependant nous occuper successivement.

D'abord, nous voyons en elles des *espèces;* chaque état morbide est lui et non un autre.

Il y a des espèces qui sont *simples*, c'est-à-dire dégagées de tout ce qui pourrait accentuer leur physionomie ; toutefois, il suffit qu'elles soient constituées par une matière morbide, quelque indéterminée qu'on la suppose, pour que la fièvre qui leur répond ait un caractère vraiment réactif. La simplicité dans laquelle on la voit, ne saurait autoriser à la regarder comme réduite à son seul appareil.

Il y a des espèces plus *spécifiques*, dont l'essentialité

morbide est mieux caractérisée, est plus déterminable. Elles peuvent être dues à la transformation des précédentes dans l'intérieur de l'organisme, ou bien être nées d'emblée de l'invasion de quelque hétérogène assez anormal par lui-même. Quoi qu'il en soit, du moment qu'une matière morbide offre au sein de l'organisme une qualité capable de déterminer la réaction vitale à revêtir un caractère bien marqué, il y a fièvre spécifiée.

Il est encore des espèces *virulentes*, dues à l'introduction d'une cause morbide d'une spécificité toute particulière, à laquelle répond une fièvre parfaitement ordonnée dans son évolution et sa fin. L'étude particulière de ce groupe peut éclairer beaucoup la théorie de toutes les fièvres spécifiques.

Les lésions traumatiques ne doivent pas être séparées, sous un certain rapport, des espèces fébriles que nous examinons ici : dans ces états, il y a quelque chose de complexe. Sans doute, ce qui est le plus apparent, c'est la fièvre nerveuse ou de retentissement sympathique à l'occasion de la lésion locale, la fièvre dite *symptomatique ;* mais il y a de plus une vraie fonction locale, du genre des réactives franches, pour laquelle un véritable mouvement fébrile peut s'établir. Quoique cette fièvre, le plus souvent, soit voilée sous les symptômes du ressentiment vital, lequel peut aller jusqu'à la βλάβη des Grecs, il ne faut pas confondre ces deux

choses, comme nous en avertit très-bien M. LORDAT (1).

A un titre analogue, doivent rentrer dans notre présente catégorie une foule d'espèces sans nom, qui jamais ne reçurent de place dans les cadres de nosologie fébrile. Il suffit qu'un état morbide, primitif ou consécutif, principal ou accessoire, présente quelque chose de fonctionnel avec fièvre, pour former une des espèces que nous considérons dans ce moment.

Toutes ces espèces individuelles sont susceptibles de revêtir, dans un certain cas, des caractères plus généraux, qui constituent ce que l'on a nommé une *forme* de maladie ou de fièvre.

C'est, en général, d'une disposition interne que les matières morbifiques reçoivent ce caractère essentiel qui détermine la forme générique de la fonction fébrile; mais de notables circonstances externes déterminent d'ordinaire cette disposition à se produire dans un sens ou dans un autre.

Enfin, et c'est le troisième aspect sous lequel les fièvres s'offrent à nous, *espèces* et *formes* peuvent voir leur fonction tomber sous le coup de la *malignité* ou de ses dérivés.

Relativement à la marche, les états morbides fébriles sont aigus ou chroniques; mais, au point de vue où

(1) Ébauche d'un plan, etc.

nous les voulons considérer, cette division ne saurait être majeure, et pourrait nous préoccuper assez peu. Ce n'est pas la rapidité ou la lenteur de la marche d'une fonction, qui change rien à l'essence morbide qui a réclamé son appropriation.

Toutefois la fièvre, si naturelle aux maladies aiguës, paraît faire défaut aux chroniques. Tandis que, dans les premières, la nature, en possession de toutes ses forces, dirige contre leur cause tout l'appareil des moyens propres à la détruire; dans les secondes, cette activité lui manque. Elle n'oppose qu'une résistance indolente; aussi voit-on cette espèce de maladies n'avancer que lentement et comme par sauts, au moyen d'accès fébriles plus ou moins espacés.

Du moins dans ces cas, où l'on ne peut attribuer qu'à elle des effets qui ne se montrent qu'à sa suite, la fièvre laisse voir son caractère fonctionnel et salutaire, mieux encore peut-être que dans les états aigus, dans lesquels on risque de confondre ce qui est de la maladie et ce qui est de la réaction.

Il peut se faire cependant que l'on éprouve de la difficulté à bien suivre les périodes d'une maladie chronique, séparées qu'elles sont par de longs intervalles, souvent par l'intercurrence de maladies étrangères complètes. A cet égard, voici une remarque.

On sait qu'il existe, au début des fonctions digestives

pathologiques, un état particulier des forces parfaitement identique à l'appétit physiologique et constitué par des malaises nerveux ; c'est ce que l'on a nommé avec tant de justesse l'*opportunité morbide*, dont les actes, sans but actuel, annoncent le besoin pour l'organisme d'entrer en fonction pathologique.

Cette période se montre dans toutes les maladies qui ne sont pas purement *réactives*, et que, par opposition, l'on a nommées *affectives ;* non pas que la réaction en soit absente, ni que la vie s'y livre sans motifs, mais parce qu'on y voit bien nettement surgir une affection vitale, entre la cause morbide et l'effort que fait la vie pour s'en débarrasser.

Dans les maladies aiguës, cette période est fort courte, insaisissable quelquefois ; au contraire, dans les chroniques, elle se prolonge indéfiniment. Le stimulus, quel qu'il soit, par sa faiblesse propre ou par un défaut de susceptibilité vitale, semble demeurer à un état comme infinitésimal et purement dynamique : de là, l'apparence toute nerveuse de la plupart des maladies chroniques. Mais, à la longue, il se déclare souvent une fonction avec fièvre plus ou moins intense, le stimulus étant devenu suffisamment présent pour y donner matière. Alors, suivant la terminaison critique plus ou moins complète de cette fonction, tous les malaises nerveux peuvent cesser pour toujours ou au contraire se

perpétuer, exprimant la persévérance du même besoin de dépuration en puissance.

Entre les symptômes nerveux primitifs et la maladie humorale qui a terminé la scène, on serait tenté de ne trouver aucune relation, et pourtant ce n'étaient que les deux périodes nerveuses et organiques d'une même maladie.

Une circonstance qui tient encore à la marche des maladies, c'est le type que revêt le mouvement des fièvres, et qui les rend continues, rémittentes ou intermittentes.

Nous dirons, en passant, que le type nous paraît tenir moins à la nature de la cause impressionnante, contre laquelle la fièvre est instituée, qu'*à l'étage* organique, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans lequel la fonction s'opère, parce que là s'est portée l'action de la cause.

Ainsi, plus les impressions fébrifiques surviennent dans les organes des fonctions spécialisées, plus les manifestations fébriles affectent le type intermittent propre à ces fonctions ; plus, au contraire, elles portent dans la trame profonde destinée aux fonctions vitales communes qui ont pour caractère la continuité, plus le type est réellement continu.

Les modifications dynamiques, par exemple, capables

de susciter les mouvements d'une fièvre nerveuse, les donneront avec des intermissions plus ou moins prolongées, tandis que les inflammations présenteront l'exemple, peut être unique, d'une parfaite continuité. Entre ces deux points extrêmes pourraient être échelonnées les diverses espèces fébriles; d'où il suit que c'est par des nuances peu marquées que le type passe de l'intermittence à la continuité : bien entendu, nous ne confondons pas ici le *type* avec le *rhythme* de l'intermission périodique.

On le voit, par la considération du type, on peut arriver, secondairement, à quelques données sur la cause morbide; l'expérience ayant appris à reconnaître certains rapports d'appropriation, entre tel genre de causes et tel ordre d'organes.

Il nous faut maintenant reprendre sommairement en sous-ordre les trois aspects de nos fièvres, afin de faire ressortir en chacune ce qui a trait à la récorporation.

Nous avons vu que toutes les fièvres possèdent un fond d'essentialité, de spécialité propre, même la fièvre éphémère, la plus simple de toutes; mais, parmi ces espèces variées, un groupe à part est formé par les fièvres éruptives. Nous nous sommes promis de les étudier comme prototype. Elles sont, en effet, si bien caractérisées dans leur spécificité, qu'au plus fort même

de l'engouement avec lequel naguère on voulait faire table-rase des fièvres essentielles ou substantielles ; on a dû respecter celles-ci. Elles offrent encore cet avantage à l'observation, qu'elles sont assez elles-mêmes, pour se montrer beaucoup moins souvent que d'autres, et jamais complètement, voilées sous quelque forme plus générale.

Dans toutes les fièvres éruptives, la réaction vitale contre un stimulus particulier, le virus contagieux, spécial à chacune d'elles, a pour manifestation à peu près constante, outre le développement de l'appareil fébrile, une jetée à la peau, diverse selon l'espèce, mais assez analogue dans sa production, pour constituer un caractère distinctif de famille.

L'éruption peut accidentellement être si peu marquée qu'elle passe inaperçue (fièvres éruptives sans éruptions), il peut en être de même pour le mouvement fébrile (pour l'appareil seulement) ; mais, dans l'un et l'autre cas, il est pourtant impossible de méconnaître la nature spécifique et la marche fonctionnelle de la maladie.

Dans les affections qui nous occupent, l'éruption n'apparaît que postérieurement à des phénomènes fébriles évidents ; impossible de ne voir dans la fièvre que le résultat secondaire de la lésion de la peau. On a donc, dans ce cas, été conduit vers la vérité, c'est-à-dire

à voir dans la lésion matérielle de la maladie un effet consécutif au mouvement fébrile. Mais, pour être dans la vérité complète, il faut reconnaître dans cet effet l'aboutissant même du *conamen naturæ* qui s'opère par la fièvre, en concevant les deux phénomènes comme deux conséquences d'une même impulsion vitale qui les produit, chacune à son moment : la première, dans le champ de la circulation générale, à l'occasion d'une coction ; la seconde, à titre critique et par la voie spéciale de l'excrétion cutanée.

Cette même impulsion vitale différencie les apparences phénoménales de la fièvre, pour répondre aux variations essentielles que revêt la fonction, suivant le degré de maturité où elle a fait parvenir la matière morbide, dans l'évolution qu'elle lui imprime. De là vient qu'on peut distinguer dans lui une variole : la fièvre d'invasion ou d'incubation, répondant à une matière à l'état encore miasmatique; la fièvre d'élaboration proprement dite de la matière renfermée dans le corps, c'est celle qui détermine l'éruption; et, enfin, la fièvre désignée sous le nom de secondaire, et qui, suivant la remarque déjà faite par GRIMAUD, devrait plutôt être appelée tertiaire, laquelle, quand la matière est déjà prête pour l'évacuation critique, répond à une sorte de résorption putride ou même de diathèse purulente.

C'est encore cette même impulsion vitale qui spécifie

à l'extérieur la forme de l'éruption, pour qu'elle corresponde à l'essence du virus originel et au travail morbide qu'il a subi. De là, la possibilité de distinguer plusieurs espèces de fièvres éruptives.

On sait combien cette fonction doit être respectée, et combien serait préjudiciable l'erreur du médecin qui entreprendrait, dans la variole par exemple, d'étouffer la fièvre d'invasion ou de juguler celle d'éruption. Quant à la fièvre de dernière transformation, on a donné le précepte d'ouvrir les boutons, ainsi que les véritables abcès, qui se forment quelquefois sous l'influence de la pyopoïèse qui envahit alors l'organisme : c'est dans le but d'évacuer le pus, de soustraire au travail de la coction une part plus ou moins grande de la matière qui la rend nécessaire. Mais jamais remède d'aucune espèce n'est appelé à prendre une part active à cet acte fonctionnel ; c'est l'œuvre réservée à la nature et à la fièvre, dont elle se sert comme indispensable préliminaire de la récorporation vitale.

A une place tout-à-fait rapprochée du groupe des éruptives, se range celui des fièvres dites *eccritiques*, dont la fonction est de procurer la décharge d'éléments spéciaux qui sont en grande quantité dans l'organisme, et cela par la voie d'une excrétion, toute spéciale aussi, faisant office de crise, mais qui peut cependant être jusqu'à un certain point suppléée par d'autres. La fièvre

laiteuse en est un type presque physiologique ; il est aussi des fièvres morbides de cette espèce parmi les hémorrhagiques et les sudatoires, par exemple.

A mesure que l'intensité de la spécificité diminue, les phénomènes critiques perdent de plus en plus leur détermination précise; toutes les excrétions peuvent, suivant les cas, en tenir lieu.

Il y a plus, on doit regarder, dans la plupart des circonstances, comme étant de nature critique, les altérations matérielles si diverses, et le plus souvent de forme inflammatoire, mais d'une inflammation spécifique et secondaire, qu'on observe à la suite des fièvres, et qui ont été si souvent prises pour la cause de la fièvre elle-même, suivant les illusions de la doctrine physiologique. Mais ces altérations locales ne constituent que des crises imparfaites. Voilà pourquoi elles paraissent avant que la fonction soit terminée, et ne la jugent en partie qu'en la surchargeant d'une nouvelle affection souvent pleine de périls.

Quelque bien circonscrit en sa spécialité que puisse être un état morbide, l'observation nous montre qu'il est capable de se transformer d'une manière insensible, de revêtir une modification particulière, soit pour répondre à l'influence d'une constitution épidémique ou saisonnière, soit pour s'accommoder à quelque idio-

syncrasie organique, soit pour réagir d'une façon appropriée à l'action d'un stimulus quelconque. Dans tous ces cas, on voit la fonction prendre, primitivement ou secondairement, ou comme complication, une *forme* déterminée.

Les formes les plus communes se réduisent à trois. Ce sont : l'état *inflammatoire*, l'état *bilieux* et l'état *pituiteux*, souvent aussi nommé *muqueux* ou *catarrhal*. En effet, ces trois principes, incessamment présents au corps et susceptibles de s'y développer exagérément sous diverses circonstances, paraissent toujours à même d'étendre leur influence sur toute espèce morbide qui peut se présenter.

Ces formes sont générales par l'affection qu'elles suscitent, mais elles peuvent l'être encore par la distribution dans tout l'organisme de leur cause matérielle.

Il existe, en effet, des états inflammatoires sans aucune inflammation localement fixée.

Les matériaux du sang peuvent renfermer primitivement des qualités phlogistiques, qui se traduisent, par des apparences extérieures, dans l'état pléthorique général, et dans la consistance surplastique des matériaux de la circulation. Par cet état des fluides nourriciers que les anciens qualifiaient de *feu circulant*, et que l'expression de nos jours, *hémite*, semble restrein-

dre un peu, l'agrégat tout entier ressent l'influence phlogistique *qui informe* la fonction dont la fièvre est chargée dans ce cas.

Le traitement, dans un pareil état fébrile, se propose uniquement, par les moyens anti-phlogistiques, dépléteurs ou délayants, de débarrasser l'organisme d'une partie de la masse des fluides chargés des principes matériels de la maladie, et de diminuer la crase sanguine. Voilà pourquoi le moment opportun de son application est restreint à la durée de la crudité, passé laquelle il ne serait plus aussi profitable.

Mais comme, à raison de la nature nourricière du liquide sur lequel on opère, on ne saurait, à beaucoup près, ni tout soustraire, ni substituer complètement, il reste toujours une quantité notable de matière inflammatoire qui doit être abandonnée aux actes de la coction, par les forces que la nature y destine. Elle les déploie ici dans une fièvre bien soutenue, sur laquelle l'art ne doit entreprendre que pour la modérer ou la diriger, si un organe important, particulièrement faible, se trouvait menacé par l'effort.

A l'accumulation des éléments encore désunis de la bile qui flottent dans le corps, et dont le sang et les humeurs se chargent, répond une fièvre bilieuse générale. L'organisme, suivant Grimaud, est fort enclin

à cette dégénérescence, qui se produit néanmoins, plus spécialement, dans les pays chauds. Cette même fièvre s'applique encore à la présence de sucs bilieux, entraînés secondairement dans la masse des liquides après leur sécrétion. Ce second mode de production, qui a été principalement observé par Stoll, peut être précédé de la fièvre gastrique bilieuse.

S'il existe encore de la bile dans les premières voies, l'évacuation est indiquée. Hors de là, les émétiques et les purgatifs sont inutiles, la coction doit intervenir; il faut l'attendre de la nature, agir dans le sens des forces pour les soutenir et les régulariser, se défier des émissions sanguines généralement nuisibles, et, si quelque complication les réclame impérieusement, n'en user qu'avec précaution. Toute méthode thérapeutique violente peut conduire à la putridité. Les anciens nommaient ces fièvres *ardentes*, à cause de la chaleur âcre de la peau et de la soif qui dévore les malades.

L'état pituiteux ou muqueux, auquel répond aussi sa fièvre appropriée, s'engendre également ou par rétention primitive, ou par résorption secondaire des éléments de la pituite. Il est à observer que, le tube digestif étant le couloir de décharge auquel la plus grande masse des éléments muqueux de l'organisme vient aboutir, il se fait une sorte de cercle vicieux dans le

mouvement de cette matière accumulée : la surcharge de la masse favorise l'accumulation intestinale, et l'encombrement intestinal infecte à son tour les secondes voies.

Ne trouverait-on pas dans ce fait, en même temps que dans le peu d'intensité de la réaction fébrile que suscite la pituite, stimulus d'une hétérogénéité peu tranchée, la raison de la marche interminable de ces affections, de leur tendance à l'atonie et de l'imperfection des crises qui devraient les terminer?

Toute indolente que se montre ici la fonction, on est encore forcé de la remettre aux seuls efforts de la nature, et de n'intervenir que pour soutenir ses forces ou contre les complications étrangères. Il faut, à cet égard, savoir se garder d'une crainte exagérée, notamment au sujet de celles qui affecteraient la forme inflammatoire, afin de ne jamais les combattre qu'avec le plus grand ménagement, surtout par la saignée, la tendance à la faiblesse étant ce qui doit avant tout préoccuper.

Les trois formes que nous venons de voir porter sur l'ensemble du système vivant et sur la généralité de l'agrégat, peuvent restreindre leur action sur quelque partie isolée, où le travail de la fonction tend à se concentrer. Une localisation de ce genre nous ramènerait aux fièvres inflammatoires, pneumonique, pleurétique, cérébrale, méningée de la vieille Ecole, connues aujour-

d'hui sous les noms de *pneumonie*, *pleurésie*, *encéphalite*, *méningite;* cela nous donnerait aussi des fièvres bilieuses et muqueuses, affectant de préférence tel ou tel viscère.

La coction et les crises sont généralement bien reconnues dans les fièvres formelles. Les inflammatoires ont des crises parfaites; elles sont souvent irrégulières dans les bilieuses; celles des muqueuses sont lentes et incomplètes.

La nature de la matière catarrhale dépose son trop plein de sucs lymphatiques un peu partout. Il en résulte des catarrhes, des jetées strumeuses à la peau et aux glandes, des hydropisies, des obstructions viscérales. Les remèdes dirigés par l'art contre ces produits divers d'une fonction indolente, n'obtiennent pas de résultats satisfaisants; ils n'arrivent pour agir que sur des faits accomplis.

Ce qu'on observe là fait ressortir la justesse de ce précepte qui a été donné, de rechercher dans la fièvre concomitante la vraie nature et les indications du traitement des affections locales, lesquelles ne sont que des portions de maladie, c'est-à-dire de remonter jusqu'à leur cause essentielle, dont on ne peut étudier thérapeutiquement la marche qu'à travers le travail de la fièvre qui en combat le principe formel et en prépare la récorporation.

La fièvre muqueuse se présente assez souvent avec les espèces exanthématiques. A ce sujet, nous dirons qu'à la différence de l'antiquité, pendant laquelle dominait surtout la dégénérescence bilieuse, le vice catarrhal est infiniment plus répandu de nos jours ; il semble avoir pris quelque chose de constitutionnel pour nos générations. Rien d'étonnant donc qu'on en retrouve l'empreinte dans le plus grand nombre de nos maladies épidémiques et individuelles.

Outre cette localisation qui leur est commune avec la forme inflammatoire, les deux formes bilieuse et muqueuse en ont une spéciale par la concentration de leur matière déterminante dans les premières voies. Quelquefois ces embarras gastriques où mésentériques manquent presque du mouvement fébrile, quoique la fonction y soit assez claire. Ce défaut de proportion fait sentir la valeur de la notion d'essentialité ou de substantialité, mieux peut-être qu'il n'est possible de le remarquer dans la forme inflammatoire.

Pour avoir oublié dans la science qu'on s'est faite ce caractère réel propre à faire reconnaître les maladies, on a recherché avec ardeur de prétendus caractères anatomiques, par l'abus desquels s'est accompli le grand envahissement de la gastro-entérite et de la fièvre

typhoïde, que nous avons vues se substituer à toutes les fièvres intestinales précédemment connues et distinctes.

La circonstance d'une éruption sur les membranes muqueuses comme complément de la fonction morbide, dans certaines fièvres intestinales, permettrait peut-être d'établir une famille de pyrexies *mucoso-éruptives* congénère des fièvres *cutanéo-éruptives*. Toutefois les caractères n'ont pas ici la même rigueur de précision. Ainsi, malgré la fréquence de la génération épidémique que l'on remarque dans ce nouveau groupe, le principe contagieux spécifique n'y est point décidé. Les altérations sur la muqueuse peuvent être assez bien individualisées à leur origine et dans une partie de leur évolution, pour se confondre seulement à leur degré extrême; mais, comme l'organe n'est pas à découvert et ne se montre à nu que dans l'autopsie, ceci n'a pas la valeur d'une donnée clinique pour spécifier la maladie.

Il n'en reste pas moins évident, par ce rapprochement, que les altérations dont nous parlons, parmi lesquelles se trouvent les fameuses lésions typhoïdes, représentent, au même titre que l'éruption externe des exanthèmes cutanés, des effets critiques par leur nature, quoique bien imparfaits comme tels et dangereux par eux-mêmes; qu'ils sont donc consécutifs et non primitifs, l'aboutissant et non le phénomène initial des fièvres où on les voit survenir, lesquelles, en conséquence, ne

sauraient être que substantielles et fonctionnelles, et non pas symptomatiques.

Ici, nous désirons être bien compris. Nous ne voulons pas dire que, lorsque l'intestin supportera une altération grave et étendue, il ne puisse s'élever, à cette occasion, une fièvre de retentissement méritant le nom de symptomatique; seulement cette fièvre, vraiment secondaire et à caractère nerveux (comme nous allons le voir dans un instant) n'est point la fièvre primitive humorale : elle viendra s'ajouter à celle-là, et la compliquer. C'est alors surtout que se montrera l'état typhoïde d'une façon bien marquée.

Le tort qu'on nous paraît avoir eu, c'est de supposer primitif un état qui paraît ne pas pouvoir l'être.

Les anciens nommaient généralement *putrides* presque toutes les fièvres humorales capables de passer à la putridité; on leur en a fait un juste reproche. Cette dénomination anticipée, dans la vue d'une tendance extrême qui n'était pas toujours atteinte, manquait de rigueur, et entraînait à confondre des maladies fort distinctes. De nos jours, avec la *typhidité*, n'avons-nous pas tendu à une confusion analogue?

Nous sommes très-disposé à admettre avec les modernes l'état putride comme une affection morbide plus générale, qui, ne surgissant guère d'emblée, se superpose aux essences morbides spéciales diverses et les

transforme ; il en est de même, à très-peu de chose près, de l'état typhoïde.

Nous devons convenir, il est vrai, que les fièvres, dans lesquelles l'état typhoïde ne se montre que rarement et toujours assez tard dans le midi de la France, se présentent beaucoup plus fréquemment à Paris, avec des symptômes typhoïdes (la stupeur surtout) très-marqués dès le début. Nous pensons que cela doit tenir à une constitution médicale climatérique ou hygiénique particulière, qui modifie d'une manière spéciale et défavorable l'état des forces, notamment chez les nouveaux arrivants des provinces, et donne aux fièvres intestinales diverses qu'ils contractent alors une tendance rapide à la typhidité.

Trop souvent aussi, une fièvre qui aurait pu accomplir sans trop de peine sa fonction, n'a dû de passer insensiblement à l'état typhoïde qu'à des saignées intempestives faites sous prétexte d'inflammations à combattre partout, et qui ont produit dans les forces vives une perturbation et un collapsus profonds. Ainsi, l'extrême fréquence avec laquelle cette forme grave de fièvre s'offre à l'observation de certains praticiens, pourrait tenir en partie aussi à l'emploi d'un traitement mal entendu.

On peut faire, à l'occasion des trois formes qui viennent de nous occuper, les remarques communes suivantes.

Loin de s'exclure les unes les autres, fréquemment elles se succèdent, surtout dans l'évolution totale d'une épidémie.

De cette façon, une foule de ces affections, qui reçoivent assez indifféremment dans leur spécificité le cachet de la forme régnante, se trouvent, dans ces transformations, changer réellement d'essence médicale et réclamer des traitements différents.

Ce n'est pas assez de passer de l'une à l'autre : ces formes se compliquent entre elles plus ou moins étroitement. La complication inflammatoire, par exemple, n'est pas rare dans les deux autres formes, et surtout dans la bilieuse. Nous avons eu occasion de dire que la plupart des lésions consécutives aux fièvres revêtent quelque chose de la nature inflammatoire, soit qu'elles constituent des localisations directes, pneumonies, hépatites, etc., ou qu'elles accusent déjà le caractère de crises imparfaites, exanthèmes, ulcérations, etc.

La fièvre, indépendamment de la nature morbide qui la spécifie et de l'état formel qui s'y développe souvent, peut encore apparaître avec diverses altérations du système entier des forces, qui viennent ainsi brocher sur l'ensemble dyscrasique. Ces vices comprennent la malignité et ses congénères.

Ici, nous touchons aux états graves, nerveux, ou

mieux vitaux, qui peuvent se traduire au-dehors par des phénomènes fébriles ; car la malignité et la perniciosité ne sont guère différentes entre elles que par l'application que l'usage consacre dans deux circonstances distinctes de ces deux noms d'une même chose : la perniciosité se disant surtout à propos des fièvres intermittentes, et la malignité dans les humorales plus ou moins continues. Le traumatisme grave ou la βλαβη est encore une sorte de malignité dans la fièvre symptomatique.

Nous sommes donc conduit à placer ici quelques mots touchant la production des phénomènes fébriles dans les états nerveux, soit bénins, soit graves, avant d'en revenir au troisième aspect de nos fièvres humorales.

Si l'on veut se représenter l'action d'un agent dynamique pur sur la vie, on conçoit que cette action doit retentir aussitôt sur l'organe des influences vitales dans l'organisme ; et si cette action est de nature à impressionner la vie en mal, mais sans beaucoup de violence, c'est par un trouble dans les influences dont il s'agit que cette impression pénible se traduira.

A l'état le plus bénin, on voit d'abord la faculté de sédation et d'excitation spontanées manifester l'atteinte qu'elle reçoit par une perturbation qui constitue bientôt les oscillations heurtées de l'accès fébrile, et voici née une fièvre intermittente pure nerveuse.

Les maladies intermittentes sont loin de n'être toutes que nerveuses, puisque des causes humorales, et agissant en partie comme telles, concourent souvent à leur formation : par cela même, elles sont susceptibles de prendre une grande variété de formes et de types. Mais ce qui surtout est remarquable en elles, c'est l'impossibilité où elles sont de se soustraire jamais au *génie périodique :* il s'y traduit dans le caractère nerveux qu'il imprime à la fièvre, alors même que celle-ci trouve lieu de s'appliquer par sa partie intime altérante.

L'essence même de la fièvre est donc, pour ainsi dire étouffée; aussi voit-on la maladie se perpétuer. Il semble que l'effort, pour attaquer la cause humorale, soit trop indolent, et faiblisse sans être venu à bout de son œuvre; de là, l'obligation où il est de se renouveler par accès, dans lesquels l'appareil fébrile externe est pour ainsi dire seul visible. D'autres fois, c'est l'appareil lui-même qui manque dans certaines affections périodiques qui, cédant aux remèdes des fièvres d'accès, ne peuvent être rejetées de leur cadre : ce sont des fièvres *larvées*, souvent graves, à cause de leur marche insidieuse.

Un autre effet de l'influence périodique, c'est d'induire la vie à répéter par une sorte d'habitude des efforts sans but, quand déjà la cause humorale est usée ou éliminée; ce qui ramène la fièvre intermittente, un instant fonctionnelle, à l'état pur nerveux.

Une pareille possibilité nous explique pourquoi dans un état qui n'offre et n'a jamais offert rien d'humoral, aucune prise par conséquent à la fonction digestive de la fièvre ou à son essence, l'appareil extérieur d'une fièvre peut se montrer néanmoins, et venir manifester l'incohérence des efforts auxquels la vie se livre.

Ainsi voit-on s'évanouir une apparente antinomie, qui aurait pu nous être opposée. Il n'y a pas lieu, aurait-on pu nous dire, à cette réaction contre une cause matérielle que vous prétendez être le but et l'essence même de la fièvre, et pourtant voilà la fièvre qui se présente. Non, la fièvre vraie et complète n'est pas là. Les manifestations externes qui accompagnent l'essence fébrile se produisent seules.

Si on y réfléchit un instant, on se convaincra que la vie, quoique livrée à une agitation sans but, ne peut que produire cependant un simulacre de fièvre. Aurait-elle donc, pour cette circonstance extraordinaire, à se créer de nouveaux organes, de nouvelles manières d'agir? Placée dans un état analogue à celui du maniaque, qui, dans l'agitation de son délire, accumule les actes volontaires et les paroles sans volonté, suivie ou reconnue, de faire des actions ou d'exprimer des pensées; la vie aussi, sans avoir de fonction fébrile à appliquer, s'agite sous l'étreinte d'un mal intime, et ce sont les phénomènes extérieurs de sa fonction normale qui se produi-

sent au-dehors : ils se produisent du moins, quand ils ne sont pas eux-mêmes impuissants à le faire, comme il arrive dans les fièvres larvées pernicieuses.

Frappé de l'appareil seul, on a dit : c'est la fièvre. Oui, mais ce n'est que la fièvre nerveuse, imcomplète, fausse.

Tout faible que puisse être l'effort fonctionnel d'une fièvre intermittente, quand il est réclamé par une cause humorale, il peut, par moments, prendre le dessus, et faire avancer la maladie, même alors qu'on n'aperçoit guère de signes de coction ni de crises. Il y a des fièvres intermittentes qui guérissent d'elles-mêmes: *Febris tertiana exquisita intrà septem circuitus judicatur* (1). Toutes peuvent s'user dans leurs accès, après un temps plus ou moins long; mais comme ce n'est là qu'une terminaison inachevée, elle laisse le malade sujet à retomber à la moindre occasion sous l'influence périodique.

La nature se sert, dans quelques cas, de la fièvre intermittente pour guérir une autre maladie. La fièvre marche alors en s'affaiblissant à mesure que la récorporation se fait, et on a remarqué qu'elle résiste aux remèdes employés mal à propos, et qu'elle s'exaspère quelquefois sous leur action perturbatrice.

---

(1) Hippocr., Aphor.

M. le docteur de la Prade, praticien distingué de Lyon, qui propageait naguère comme professeur à l'école secondaire de médecine de cette ville, et qui soutient encore dignement dans les Académies et les consultations les traditions de l'Ecole Hippocratique, nous citait, il y a peu de temps, l'exemple d'une affection invétérée du foie qu'il avait vu disparaître devant les efforts d'une fièvre d'accès, qui guérit ensuite elle-même très-facilement. Peut-être est-il besoin d'une certaine corrélation entre la nature de l'affection originelle et celle de la fièvre qui peut ainsi l'emporter ? On doit le soupçonner d'autant plus, que de pareils résultats sont loin de se présenter constamment.

De la possibilité d'effets ainsi salutaires, est sorti le conseil de laisser durer pendant quelque temps les fièvres d'accès ; mais comme, sous l'influence périodique, le danger peut à tout instant devenir menaçant, il faut être sur ses gardes afin de pouvoir couper court à la perniciosité par l'emploi du précieux fébrifuge que nous possédons.

Est-il besoin de faire remarquer ici que le quinquina ne s'adresse pas à la fièvre ni aux manifestations qui la simulent, mais bien au génie périodique? Il attaque cet ennemi redoutable, soit directement, soit aussi en restituant aux forces de l'économie, par sa spécificité névrosthénique, leur stabilité d'énergie, au moyen de

laquelle elles peuvent résister à l'atteinte profonde qui leur est portée. Il en est ici tout comme dans les fièvres humorales : jamais remède est-il adressé à la fièvre ? Non certes. Tous ceux qu'on emploie ont pour but d'attaquer la cause morbide elle-même, ou bien de modifier favorablement la vitalité, soit dans l'impressionnabilité de ses forces sensitives, soit dans l'énergie et la synergie de ses forces actives radicales.

Si maintenant nous revenons considérer ces états qui portent à la vie une offense directe et profonde, nous n'aurons pas de peine à concevoir comment les manifestations extérieures qui les trahiront auront le caractère nerveux, mais avec un désordre effrayant, ou une fixation perverse ou une bénignité insidieuse : c'est la *perniciosité*. Il semble que les fièvres d'accès donnent à cet état terrible une prise plus facile, comme affectant déjà elles-mêmes les conditions intimes de la vie, auxquelles s'attaque aussi la perniciosité.

Les choses ne se passeront pas bien différemment si c'est en plein exercice d'une fonction plastique que la vie vient à être frappée; tous ces efforts se troubleront : il y aura *malignité*.

La malignité ou la perniciosité constituent donc un état spécial dû à des causes souvent inappréciables, affectant le principe même des déterminations vitales, soit dans ses actes, soit dans l'accomplissement d'une

fonction, et qui frappe subitement d'incohérence toutes les synergies des forces agissantes, avec résolution le plus souvent des forces radicales.

Relativement à la vie, il s'agit, on le voit, d'un état essentiel, primitif; vis-à-vis de la fonction, s'il en est une en jeu, c'est un épigénème étranger à sa nature.

La malignité présidant à l'établissement d'une fonction fébrile, ou survenant dans son cours, devient la source des indications fondamentales. Comment la fonction marcherait-elle quand les forces qui l'exécutent sont détraquées? L'établissement en sera difficile, impossible même, sous ce fatal auspice; la suite entravée, et le travail perverti par la présence de cet hôte tyrannique. De là vient que les fièvres humorales, sous le coup de la malignité, ont été vues bien souvent comme acritiques.

Barthez a fait cette remarque, que les phénomènes critiques, quand il y en a, quoique de bonne qualité en apparence, sont trompeurs dans ces maladies. « L'affaiblissement des forces radicales, dit-il, qui fait cesser les synergies et les sympathies les plus ordinaires des organes, se manifeste singulièrement dans ces maladies malignes où le pouls est naturel. » *Urina bona, pulsus bonus, æger moritur.*

Il existe certains états, qui font partie du précédent,

et ne semblent en différer que parce qu'ils ne comprennent chacun que certains des phénomènes insidieux dont l'ensemble constitue la malignité. Le nom particulier imposé à ces états est pris de la circonstance qui paraît dominer en eux.

Ce sont d'abord l'*ataxie* et l'*adynamie*. L'ataxie, qui qui est le désordre dans les forces toniques en leur rapport avec la sensibilité ; l'adynamie, qui est l'atonie ou la résolution générale dans ces mêmes forces. Si l'on doit concevoir l'adynamie, prenant, pour ainsi dire, naissance dans les forces toniques, il faut admettre aussi que son effet débilitant ne va pas tarder à s'étendre sur le système général des forces.

Tout proche de ces deux états, viennent encore se ranger la *putridité* et la *typhidité*, états qui touchent à la malignité par l'instabilité d'énergie vitale, mais où se montre, d'une façon non moins apparente, une viciation matérielle profondément incorporée dans la crase générale. On peut dire qu'un mélange intime d'ataxo-adynamie se fait sentir, dans l'un et l'autre état, comme fixé spécialement sur les forces digestives; mais peut-être l'état typhoïde tient-il davantage de leur ataxie, et la putridité de leur adynamie. Il nous semble qu'on a point encore assez vu ce phénomène sous son vrai jour, ayant été trop exclusivement préoccupé de sa face humorale ou de sa face nerveuse.

L'état malin dominant une fièvre, ou plutôt primant les conditions vitales de l'organisme en fièvre, est une chose; la forme qu'affecte la fièvre ou la fonction fébrile est une autre chose. Il faut distinguer, quoiqu'on les ait souvent confondus, ces divers aspects d'un même objet; mais il faut savoir aussi en faire la synthèse dans l'unité vitale. La forme, comme l'état, relève de la spontanéité, d'une spontanéité pourtant un peu moins autogène. L'état dominant est tel par lui-même, tandis que la forme est plus sous la dépendance de la cause morbifique qui lui donne sa physionomie. Mais, en somme, ne faut-il pas toujours remonter à la vitalité?

L'essence morbide simple, la forme, l'état, tout aboutit en définitive au système entier des forces. A mesure qu'on s'élève d'un degré à un autre, l'influence de la cause externe sur la détermination vitale s'efface pour laisser plus à découvert l'affection de la vie elle-même; mais, à mesure que la cause mobile, élaborable, paraît moins présente, la possibilité d'une fonction régulière qui la ferait mouvoir et pourrait la digérer, diminue de plus en plus; aussi, dans un pareil hasard, doit-on redouter de voir la chance tourner le plus souvent à mal.

Il resterait encore beaucoup d'études à poursuivre. Dans un sujet inépuisable comme celui qui nous a sé-

duit, nous sommes contraint de nous borner, et nous voici parvenu au terme des réflexions qu'il nous est donné de pouvoir publier aujourd'hui.

Le rôle que nous attribuons à la fièvre, dans la récorporation vitale, nous paraît ressortir suffisamment des données générales que nous avons rappelées, et de leurs applications sommaires indiquées par nous.

Si quelques médecins ont professé une crainte absolue de la fièvre, ce n'est qu'en se séparant de la majorité des grands praticiens qu'ils ont pu regarder tout état fébrile comme funeste par la fièvre même.

Pour nous, et c'est là notre conclusion dernière, nous comprenons la gravité de toute maladie qui exige le travail de la fièvre avec une certaine intensité, mais dans la nécessité où la vie est placée si souvent de subir des maladies redoutables, l'effort qu'elle leur oppose ne saurait être pris pour le mal lui-même. Nous avons voulu montrer comment, dans cet effort, la fièvre représente ce qui peut être avantageux ; tandis que ce qui peut être funeste lui vient d'ailleurs.

La vie de nutrition organique est à la fois physiologiqne et pathologique. De la même façon que cette vie s'entretient par une fièvre physiologique de digestion qui suit l'absorption chyleuse, en produisant une *incorporation*, de même aussi la santé se rétablit par une

digestion pathologique fébrile, lorsqu'une cacochymie a introduit dans la trame organique un stimulus anormal qui donne lieu à une *récorporation.*

Rechercher ce qu'est la fièvre en elle-même pour répondre à sa charge fonctionnelle ; suivre ensuite cette fonction dans les principales espèces fébriles : voilà, en deux mots, la filière de nos déductions. Elles nous ont conduit en face de nombreuses questions que nous avons essayé de soulever, sinon de résoudre.

Une idée nous a préoccupé davantage ; elle nous a paru pouvoir être féconde en applications et en résultats heureux : c'est la distinction de l'essentialité de la fièvre d'avec son appareil manifestateur. Cette distinction est revenue à tout propos sous notre plume, cherchant à se dégager à mesure que nous avancions. A-t-elle acquis toute la netteté désirable en pareille matière ? Il est impossible qu'il ne reste pas quelques obscurités. La démonstration d'un fait aussi général ayant des exigences difficiles à remplir pour un écrivain inexpérimenté, notre Travail doit laisser bien des lacunes. Mais nous croyons à la vérité du principe que nous avons émis ; et, avec l'aide de la discussion, du temps et de l'expérience, nous avons le ferme espoir qu'il obtiendra le rang qui doit lui appartenir dans la science de l'homme.

FIN.

Questions tirées au sort

auxquelles le Candidat répondra verbalement

(Arrêté du 22 Mars 1842).

CHIMIE MÉDICALE ET PHARMACIE.

Quels sont les caractères des calculs d'oxalate de chaux et d'acide silicique?

CHIMIE GÉNÉRALE ET TOXICOLOGIE.

De l'action du gaz acide sulfhydrique sur l'économie animale. Quels sont les moyens de prévenir les asphyxies par le gaz?

BOTANIQUE.

Qu'est-ce que l'irritabilité végétale?

ANATOMIE.

Du système fibreux, considéré sous le rapport de son organisation. — Le tissu fibreux peut-il devenir charnu?

PHYSIOLOGIE.

Pourquoi donne-t-on le nom de fonctions aux phénomènes qui se passent dans l'agrégat organique pendant la durée de la vie?

PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES.

Quelles lumières la doctrine des centres de vie peut procurer à la pathologie?

PATHOLOGIE MÉDICALE OU INTERNE.

L'ataxie doit-elle être considérée comme état morbide primitif essentiel?

PATHOLOGIE CHIRURGICALE OU EXTERNE

Des tubercules des os.

THÉRAPEUTIQUE ET MATIÈRE MÉDICALE.

De la méthode empirique du traitement des maladies.

OPÉRATIONS ET APPAREILS.

De l'opportunité de l'opération de la cataracte.

MÉDECINE LÉGALE.

De l'impuissance et de la stérilité, considérées au point de vue médico-légal.

HYGIÈNE.

Les climats chauds augmentent-ils certaines dispositions morbides?

ACCOUCHEMENTS.

De l'utilité du toucher vaginal pendant la grossese.

CLINIQUE INTERNE.

Etude du type des fièvres.

CLINIQUE EXTERNE.

De la phlébite traumatique.

TITRE DE LA THÈSE A SOUTENIR.

Quelques réflexions sur la fièvre et la tendance récorporatrice.



FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

Messieurs :

BERARD ※, Doyen.	*Chimie générale et Toxicologie.*
LORDAT O. ※, *Examinateur.*	*Physiologie.*
DELILE ※.	*Botanique.*
CAIZERGUES O. ※.	*Clinique médicale.*
DUPORTAL ※.	*Chimie médicale et pharmacie.*
DUBRUEIL O. ※.	*Anatomie.*
GOLFIN ※.	*Thérapeutique et matière médic.*
RIBES ※, Président.	*Hygiène.*
RECH ※.	*Pathologie médicale.*
RENÉ ※.	*Médecine légale.*
ESTOR.	*Opérations et appareils.*
BOUISSON ※.	*Clinique chirurgicale.*
BOYER	*Pathologie externe.*
DUMAS.	*Accouchements.*
FUSTER.	*Clinique médicale.*
JAUMES.	*Pathologie et Thérapeutique.*
....	*Clinique chirurgicale.*

M. LALLEMAND O. ※, Professeur honoraire.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

Messieurs :	Messieurs :
CHRESTIEN.	VERGEZ.
BROUSSE.	LOMBARD.
PARLIER ※.	ANGLADA.
BARRE, *Examinateur.*	LASSALVY.
BOURELY.	COMBAL, *Examinateur.*
BENOIT.	COURTY.
QUISSAC.	BOURDEL.
